Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8me ANNÉE, NO. 7. BALE (SUISSE) JANVIER 1884. 91me NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

—: COMITÉ :—

B.-L. Whitney - - - - - Pierre Schild
Adémar Vuilleumier

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS
Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—
Angle des rues Weiherweg et Belchenstrasse.

S'Adresser (franco): M. B.-L. WHITNEY, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bale (Suisse.)—L'année du Journal commence au mois de Juillet; la Rédaction reçoit cependant des abonnements à toute autre époque. —Les personnes désirant nous envoyer de l'argent soit pour le Journal, soit pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat postal, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LUTHER QUITTE AUGSBOURG.

L'Article que nous donnons ici est extrait de l'*Histoire de la Réformation du XVIme siècle* par Merle d'Aubigné.

LUTHER retourna dans le monastère où il avait trouvé l'hospitalité. Il était demeuré ferme; il avait rendu témoignage à la vérité; il avait fait ce qu'il lui appartenait de faire: Dieu fera le reste! Son cœur était rempli de paix et de joie.

Cependant les nouvelles qu'on lui annonçait n'étaient pas rassurantes; le bruit courait dans toute la ville que s'il ne voulait pas se rétracter on devait le saisir et le plonger dans un cachot. Le vicaire général de l'ordre, Staupitz lui-même, assurait-on, devait y avoir consenti. Luther ne peut croire ce qu'on dit de son ami. Non! Staupitz ne le trahira pas. Quant aux desseins du cardinal, à en juger d'après ses propres paroles, il est difficile d'en douter. Cependant il ne veut pas fuir devant le péril; sa vie, comme la vérité elle-même, est en des mains puissantes, et malgré le danger qui le menace, il se décide à ne pas quitter Augsbourg.

Le légat se repentit bientôt de sa violence; il sentit qu'il était sorti de son rôle, et il voulut tâcher d'y rentrer. A peine Staupitz avait-il terminé son dîner (c'était le matin que l'entrevue avait eu lieu, et l'on dînait à midi), qu'il reçut un message du cardinal, l'invitant à se rendre chez lui. Staupitz y alla, accompagné de Wenceslas Link. Le vicaire général trouva le légat seul avec Serra-Longa. De Vio s'approcha aussitôt de Staupitz, et lui adressa les plus douces paroles. «Tâchez donc, lui dit-il, de persuader votre moine et de l'engager à faire une rétractation. Vraiment, je suis d'ailleurs content de lui, et il n'a pas de meilleur ami que moi.

—«Je l'ai déjà fait, et je lui conseillerai encore maintenant de se soumettre en toute humilité à l'Eglise.»

—«Il vous faut répondre aux arguments qu'il tire de la sainte Ecriture,» reprit de Vio.

—«Je dois vous avouer, Monseigneur, que cela est au-dessus de mes forces; car le docteur Martin m'est supérieur et en esprit et en connaissance des saintes Ecritures.»

Le cardinal sourit sans doute à cette franchise du vicaire général. Il savait, du reste, lui-même à quoi s'en tenir sur la difficulté de convaincre Luther. Il continua et dit à Staupitz et à Link:

«Savez-vous bien que, comme partisans d'une doctrine hérétique, vous êtes vous-mêmes exposés aux peines de l'Eglise?»

—«Daignez, lui répondit Staupitz, reprendre la conférence avec Luther; instituez une dispute publique sur les points controversés.»

Le cardinal, frappé d'effroi à cette pensée, s'écria: «Je ne veux plus disputer avec cette bête; car elle a dans la tête des yeux profonds, et d'étonnantes spéculations.»

Staupitz obtint enfin du cardinal qu'il remettrait par écrit à Luther ce qu'il devait rétracter.

Le vicaire général retourna vers Luther, Ébranlé par les représentations du cardinal, il essaya de l'amener à quelque accomodement. «Réfutez donc, lui dit Luther, les déclarations de l'Ecriture que j'ai avancées.—C'est au-dessus de mon pouvoir, dit Staupitz.—Eh bien, reprit Luther, il est contre ma conscience de me rétracter, aussi longtemps qu'on n'aura pu m'expliquer ces passages de l'Ecriture. Quoi! continua-t-il, le cardinal prétend, à ce que vous m'assurez, qu'il veut arranger ainsi l'affaire, sans qu'il y ait pour moi ni honte ni désavantage. Ah! ce sont là des paroles romaines, qui signifient en bon allemand que ce serait mon opprobre et ma ruine éternelle. Qu'a-t-il d'autre à attendre, celui qui, par crainte des hommes, et contre la voix de sa conscience, renie la vérité?»

Staupitz n'insista pas; il annonça seulement à Luther que le cardinal avait consenti à lui remettre par écrit les points dont il demandait la rétractation. Puis, sans doute, il lui apprit la résolution où il était de quitter Augsbourg, où il n'avait plus rien à faire. Luther lui communiqua un dessein qu'il avait formé pour consoler et fortifier leurs âmes. Staupitz promit de revenir, et ils se séparèrent pour quelques instants.

Bientôt Staupitz revint: le docteur Ruhel et le chevalier de Feilitzsch, l'un et l'autre envoyés de l'Electeur, arrivèrent aussi chez Luther, après avoir pris congé du cardinal. Quelques autres amis de l'Evangile se joignirent à eux. Luther, voyant ainsi réunis ces hommes généreux, sur le point de se disperser, et desquels il allait peut-être se séparer lui-même pour toujours, leur proposa de célébrer tous ensemble la cène du Seigneur. Ils acceptent, et ce petit troupeau d'hommes fidèles communie au corps et au sang de Jésus-Christ. Quels sentiments remplissent les cœurs de ces amis du réformateur, dans le moment où, célébrant avec lui l'eucharistie, ils pensent que c'est peut-être la dernière fois qu'il lui sera permis de le faire! Quelle joie et quel amour animent le cœur de Luther, en se voyant si gracieusement reçu par son Maître, dans le moment où les hommes le repoussent! Que cette cène dut être solennelle! Que cette soirée dut être sainte!

Le lendemain, Luther attendait les articles que le légat devait lui envoyer. Mais, ne recevant de lui aucun message, il pria son ami le docteur Wenceslas Link de se rendre chez le cardinal. De Vio reçut Link de la manière la plus affable, et l'assura qu'il ne voulait agir qu'en ami. «Je ne regarde plus, lui dit-il, le docteur Martin Luther comme un hérétique. Je ne veux point, cette fois-ci l'excommunier, à moins qu'il ne me vienne d'autres ordres de Rome. J'ai envoyé sa réponse au pape par un exprès.» Puis, pour faire preuve de ses bonnes dispositions, il ajoute: «Si le docteur Luther voulait seulement rétracter ce qui regarde les indulgences, l'affaire serait bientôt finie; car, pour ce qui concerne la foi dans les sacrements, c'est un article que chacun peut interpréter et entendre à sa manière.» Spalatin, qui rapporte ces paroles, ajoute cette remarque maligne mais juste: «Il résulte clairement de là que Rome recherche l'argent plus que la sainte foi et que le salut des âmes.

Link revint chez Luther: il y trouva Staupitz, et leur rendit compte de sa visite. Lorsqu'il rapporta la concession inattendue du légat: «Il eût valu la peine, dit Staupitz, que le docteur Wenceslas eût eu avec lui un notaire et des témoins pour coucher par écrit cette parole; car si un tel dessein venait à être connu, cela porterait un grand préjudice aux Romains.»

Cependant, plus les paroles du prélat devenaient douces, et moins les honnêtes Germains se confiaient en lui. Plusieurs des hommes de bien auxquels Luther avait été recommandé tinrent conseil. «Le légat, dirent-ils, prépare quelque malheur par ce courrier dont il parle, et il est fort à craindre que vous ne soyez tous ensemble saisis et jetés en prison.»

Staupitz et Wenceslas se décidèrent donc à quitter la ville; ils embrassèrent Luther qui persistait à demeurer à Augsbourg, et partirent en toute hâte, par deux routes différentes, pour se rendre à Nuremberg, non sans ressentir bien des inquiétudes sur le

sort du témoin courageux qu'ils laissaient derrière eux.

Le dimanche se passa assez tranquillement. Mais Luther attendait en vain un message du légat: celui-ci ne lui faisait rien dire. Il résolut enfin de lui écrire. Staupitz et Link, avant de partir, l'avaient supplié de témoigner au cardinal toute la condescendance possible. Luther n'a pas encore essayé de Rome et de ses envoyés: il en est à sa première épreuve. Si la condescendance ne réussit pas, il pourra se tenir pour averti. Maintenant du moins, il en doit faire l'essai. Pour ce qui le concerne, il n'y a pas de jour qu'il ne se condamne lui-même, qu'il ne gémisse sur la facilité avec laquelle il se laisse entraîner à des expressions dont la force dépasse la mesure convenable: pourquoi n'avouerait-il pas au cardinal ce que tous les jours il avoue à Dieu? Luther avait d'ailleurs un cœur facile à émouvoir et qui ne soupçonnait pas le mal. Il prend donc la plume, et dans le sentiment d'une bienveillance respectueuse, il écrit au cardinal, lui demandant pardon pour son manque d'humilité, de débonnaireté, de douceur et de modestie, et termine en ces termes:

«Je prie donc, en toute humilité et soumission, votre amour paternel de référer toute cette matière, si incertaine jusqu'à cette heure, à notre très-saint seigneur Léon X, afin que l'Eglise décide, prononce, ordonne, et que l'on puisse se rétracter avec une bonne conscience ou croire avec sincérité.»

Luther ne reçut pas de réponse à sa lettre. Cajetan et ses courtisans, après s'être si fort agités, étaient devenus tout à coup immobiles. Quelle pouvait en être la raison? Ne serait-ce pas le calme qui précède un orage? Quelques-uns sont de l'avis de Pallavicini: «Le cardinal s'attendait, remarque-t-il, à ce que le moine orgueilleux, semblable à un soufflet enflé, perdrait peu à peu le vent dont il était rempli et deviendrait tout à fait humble.» D'autres, pensant mieux connaître les voies de Rome, se croient assurés que le légat veut se saisir de Luther, mais que, n'osant en venir de lui-même à de telles extrémités, à cause du sauf-conduit impérial, il attend de Rome la réponse à son message. D'autres encore ne peuvent pas admettre que le cardinal veuille attendre si longtemps. L'empereur Maximilien, disent-ils, et ceci pourrait bien être la vérité, ne se fera pas plus scrupule de livrer Luther au jugement de l'Eglise, malgré le sauf-conduit, que Sigismond ne s'en est fait de livrer Huss au concile de Constance. Le légat est peut-être maintenant en négociation avec l'empereur. L'autorisation de Maximilien peut arriver à toute heure. Autant il montrait auparavant d'opposition au pape, autant, dans ce moment, et jusqu'à ce que la couronne impériale ceigne la tête de son petit-fils, semble-t-il le flatter. Il n'y a pas un instant à perdre. «Préparez, disent à Luther les hommes généreux qui l'entourent, préparez un appel au pape, et quittez Augsbourg sans retard.»

Luther, dont la présence dans cette ville est depuis quatre jours tout à fait inutile, et qui a suffisamment montré, en restant après le départ des conseillers saxons envoyés par l'Électeur pour veiller à sa sûreté, qu'il ne craint rien et qu'il est prêt à répondre à tout, se rend enfin aux vœux de ses amis. Mais auparavant, il veut instruire de Vio de son dessein; il lui écrit le mardi, veille de son départ. Cette seconde lettre est plus ferme que la première. Il semble que Luther, voyant que toutes ses avances sont vaines, commence à relever la tête, dans le sentiment de son droit et de l'injustice de ses ennemis.

«Très-digne père en Dieu, écrit-il à de Vio, votre bonté paternelle a vu, oui vu, dis-je, et suffisamment reconnu mon obéissance. J'ai entrepris un si lointain voyage, au milieu de grands dangers, avec une grande faiblesse de corps; et malgré mon extrême pauvreté, sur l'ordre de notre très-saint seigneur Léon X, j'ai comparu en personne devant Votre Éminence; enfin, je me suis jeté aux pieds de Sa Sainteté, et j'attends maintenant ce qui lui semblera bon, prêt à reconnaître son jugement, soit qu'il me condamne, soit qu'il me justifie. J'ai donc le sentiment de n'avoir rien omis de ce qui est bienséant à un fils obéissant de l'Eglise.

«Je pense en conséquence ne pas devoir prolonger ici inutilement mon séjour; cela me serait d'ailleurs impossible: je manque de ressources; et votre bonté paternelle m'a commandé d'une voix élevée de ne plus paraître devant ses yeux, si je ne voulais pas me rétracter.

«Ainsi donc, je pars au nom du Seigneur, voulant chercher s'il me sera possible de me rendre dans quelque lieu où je puisse vivre en paix. Divers personnages plus importants que moi m'ont invité à en appeler de votre bonté paternelle, et même de notre très-saint seigneur Léon X, mal informé, à lui-même mieux informé. Bien que je sache qu'un tel appel sera beaucoup plus agréable à notre sérénissime Électeur qu'une rétractation, néanmoins, si je n'avais dû consulter que moi-même, je ne l'aurais pas fait..... Je n'ai commis aucune faute, je ne dois donc rien craindre.»

Luther ayant écrit cette lettre, qui ne fut remise au légat qu'après son départ, se disposa à quitter Augsbourg. Dieu l'y avait gardé jusqu'à cette heure, et son cœur en louait le Seigneur; mais il ne devait pas tenter Dieu. Il embrassa ses amis, Peutinger, Langemantel, les Adelman, Auerbach et le prieur des carmélites qui lui avait donné une hospitalité si chrétienne. Le mercredi, avant le jour, il était levé et prêt à partir. Ses amis lui avaient recommandé de prendre beaucoup de précautions, de peur que, remarquant son dessein, on n'y mît obstacle. Il suivit autant qu'il le put ces conseils. Un bidet, que Staupitz lui avait laissé, fut amené devant la porte du couvent. Encore une fois il dit adieu à ses frères; puis il monte et part, sans avoir de bride pour son cheval, sans bottes, sans éperons, sans armes. Le magistrat de la ville lui avait donné pour l'accompagner un huissier à cheval, qui connaissait parfaitement les chemins. Ce serviteur le conduisit, au milieu des ténèbres, par les rues silencieuses d'Augsbourg. Ils se dirigent vers une petite porte pratiquée dans le mur de la ville. L'un des conseillers, Langemantel, avait donné ordre qu'elle lui fût ouverte. Il est encore en la puissance du légat. La main de Rome peut encore s'étendre sur lui. Sans doute si les Italiens savaient que leur proie leur échappe, ils pousseraient un cri de fureur. Qui sait si l'adversaire intrépide de Rome ne sera pas encore saisi et plongé dans un cachot!.... Enfin Luther et son guide arrivent à la petite porte: ils la passent. Ils sont hors d'Augsbourg, et bientôt ils lancent leurs chevaux au galop, et s'éloignent en toute hâte.

Luther en partant avait laissé son appel au pape entre les mains du prieur de Pomesaw. Ses amis n'avaient pas été d'avis de le remettre au légat. Le prieur était chargé de le faire afficher, deux ou trois jours après le départ du docteur, à la porte de la cathédrale, en présence d'un notaire et de témoins. C'est ce qui eut lieu.

Luther, dans cet écrit, déclare qu'il en appelle du très-saint père le pape, mal informé, au très-saint seigneur et père en Christ, Léon Xme du nom, par la grâce de Dieu mieux informé. Cet appel avait été adressé dans le style et les formes voulues, par le ministère du notaire impérial Gall de Herbrachtingen, en présence de deux moines augustins Barthélemy Utzmair et Wenzel Steinbies. Il était daté du 16 octobre.

Quand le cardinal apprit le départ de Luther, il s'en étonna; et même, à ce qu'il assure dans une lettre à l'Électeur, il s'en effraya, il s'en épouvanta. En effet, il y avait de quoi l'irriter. Ce départ, qui mettait fin d'une manière si brusque à toutes les négociations, déjouait les espérances dont son orgueil s'était si longtemps flatté. Il avait ambitionné de guérir les plaies de l'Église, de rétablir en Allemagne l'influence chancelante du pape; et non-seulement l'hérétique lui échappait sans qu'il l'eût puni, mais même sans qu'il fût parvenu à l'humilier. La conférence n'avait servi qu'à mettre dans un plus grand jour, d'un côté la simplicité, la droiture, la fermeté de Luther, et de l'autre la conduite impérieuse et déraisonnable du pape et de son ambassadeur. Puisque Rome n'y avait rien gagné, elle devait y perdre; son autorité n'ayant pas été raffermie, devait avoir reçu un nouvel échec. Que va-t-on dire au Vatican? Quels messages vont arriver de Rome? On oubliera les difficultés de sa situation; on imputera à son inhabileté la mauvaise issue de cette affaire. Serra-Longa et les Italiens sont furieux de se voir, eux gens si habiles, déjoués par un moine allemand. De Vio a peine à cacher son irritation. Un tel affront crie vengeance; et nous le verrons bientôt exhaler sa colère dans sa lettre à l'Électeur.

DE LA PUNITION,

—ou—

CONSIDÉRATIONS SUR LES PEINES ÉTERNELLES.

TROISIÈME ARTICLE.

Le transgresseur de la loi est le seul qui soit proprement sujet à la punition. L'innocent ne peut être puni pour les actes du coupable. Aucun prince intègre et droit ne penserait jamais à infliger à ses sujets indistinctement, la peine d'une loi transgressée. Des tyrans païens ont parfois tenté de s'abandonner ainsi à leur cruauté naturelle, dans le but de faire voir leur puissance ou pour terrifier leurs vassaux; mais ces actes de vengeance ou de rancune ne peuvent être appelés des punitions. Ce n'est que lorsque la peine est infligée à des coupables qu elle peut être considérée comme une punition.

Le plaidoyer que fit Abraham devant Dieu était fondé sur un principe de justice universellement reconnu: «Feras-tu périr même le juste avec le méchant? il ne sera pas dit de toi que tu fasses mourir le juste avec le méchant, et que le juste soit traité comme le méchant. Non, cela ne sera pas dit de toi. Celui qui juge toute la terre ne fera-t-il point justice?» Gen. 18: 23, 25. Et pourtant les justes peuvent souffrir et souffrent continuellement de génération en génération en conséquence de la mauvaise conduite de personnes dont ils ne sont pas responsables du tout. Mais ils ne souffrent pas une punition dans le vrai sens du mot. Un parent coupable peut sans doute être puni dans sa postérité aussi bien que dans sa propre personne. Ce peut être *pour lui* en partie une peine que ses enfants souffrent les privations, le

déshonneur, la maladie, en conséquence de sa propre faute; mais *eux* ne sont pas punis à cause de ses péchés. Leurs privations ou souffrances peuvent être appelées des conséquences désastreuses ou pénales, mais elles ne peuvent être appelées punitions. Le Seigneur lui-même repousse avec indignation l'insinuation qu'un dicton de son ancien peuple soulevait contre sa justice à cet égard.

«Que voulez-vous dire, vous qui vous servez ordinairement de ce proverbe touchant le pays d'Israël, en disant: Les pères ont mangé le raisin vert, et les dents des enfants en sont agacées? Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Eternel, que vous n'aurez plus occasion de vous servir de ce proverbe en Israël! Voici, toutes les âmes sont à moi; l'âme de l'enfant est à moi, comme l'âme du père; l'âme qui péchera sera celle qui mourra..... Le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils; la justice du juste sera sur lui, et la méchanceté du méchant sera sur lui.» Ezéch. 18: 2-4, 20.

S'il arrivait qu'un innocent voulût prendre volontairement la place du coupable et porter la peine que ce dernier aurait encourue, il pourrait peut-être être accepté comme substitut, pourvu que, de cette manière, il pût être tout aussi bien rendu honneur et justice à la loi. Mais une telle substitution ne pourrait être exigée ni de la part de la victime, ni de la part de l'autorité qui l'accepte. Ce doit être entièrement libre de la part des deux parties.

C'est ici que nous voyons le grand dilemme de nos frères soi-disant orthodoxes. Leur philosophie platonicienne concernant l'immortalité de l'âme les a forcés d'adopter de telles opinions sur le caractère et le gouvernement de Dieu, et une telle interprétation des Ecritures touchant ses rapports avec l'homme qu'on ne peut les concilier avec le sens moral qu'il nous a donné, ni les défendre avec des arguments assez ingénieux pour qu'elles paraissent raisonnables, justes ou compatibles avec l'esprit et les enseignements de l'Evangile de Christ.

Cramponnés qu'ils sont à la nature immortelle de l'homme, ils sont forcés de comprendre la peine de *mort* prononcée contre le péché comme signifiant non la mort réelle de l'homme conscient et coupable lui-même, mais comme un état de péché et de misère perpétué à toujours; et comme toute la race humaine est condamnée à mourir, quelle que soit cette mort, elle doit être en quelque manière comprise dans la culpabilité du péché originel. Mais afin de donner si possible quelque teinture de justice à l'imposition de cette accumulation terrible, inévitable, irrémédiable de souffrances éternelles dans l'enfer pour toute la postérité d'Adam, il a fallu inventer la doctrine qui enseigne l'imputation du péché. Puis, pour contre-balancer ceci dans le plan de la rédemption, nous avons la doctrine de l'imputation de la justice—comme si, de cette manière, le caractère et la préparation pour le ciel ou l'enfer pouvaient être transférés d'une créature morale à une autre!

Cette fausse philosophie de la nature de l'homme nous a valu un système théologique plein d'inconséquences, une théodicée que l'on doit, pour la rendre tolérable, défendre, excuser et atténuer de toutes les manières possibles. En vérité, à certains égards, elle ne figure pas avec avantage à côté de celle du monde païen. «Combien de temps votre Dieu tourmente-t-il ses ennemis?» demandait un païen à un missionnaire.—«Pendant toute l'éternité,» lui fut-il répondu.—«Alors, dit le païen, il n'est pas aussi bon que celui que nous adorons maintenant, car il ne les tourmente que mille ans.»

Cette erreur fondamentale est la source originelle de la plupart des difficultés théologiques et des controverses qui ont troublé l'Eglise si longtemps et ont fait de tant de penseurs et d'hommes intelligents des antagonistes du système évangélique. La Loi et l'Evangile en sont gravement obscurcis. La doctrine de l'expiation, qui devrait être claire, devient mystérieuse et incompréhensible. Il est impossible, sous l'influence de cette erreur, d'expliquer et de comprendre le raisonnement de Paul dans ses épîtres aux Romains et aux Corinthiens, surtout dans le parallèle qu'il fait entre le premier et le second Adam.

Mais, séparé de cette fausse philosophie, le plan du gouvernement de Dieu sur ses créatures, tel qu'il est exposé dans la loi et dans l'Evangile, paraît conséquent dans toutes ses parties et en parfait accord avec les principes immuables de vérité, de justice, de bonté et de miséricorde. Quoiqu'il puisse y avoir des profondeurs que nous ne pouvons sonder et des mystères qui sont insolubles à nos faibles intelligences, pourtant, aussi loin que nous pouvons pénétrer, ces traits sombres et répulsifs que l'on est obligé d'écarter par des arguments sophistiques ou d'excuser par la raison que nous sommes incapables de comprendre ce qui, pour le Tout-Puissant, serait juste ou injuste, ou encore de couvrir, de crainte qu'ils ne blessent notre sens moral, ces sombres traits, disons-nous, disparaissent tous ensemble; et nous pouvons élever nos regards vers Dieu avec la plus entière confiance, et l'appeler «notre Père qui es aux cieux», comme Christ nous enseigna à le faire, et dire avec le Psalmiste: «Les commandements de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur; le commandement de l'Eternel est pur, et il fait que les yeux voient: La crainte de l'Eternel est pure, elle subsiste à perpétuité; les jugements de l'Eternel ne sont que vérité et ils se trouvent également justes.»

Personne ne peut manquer de reconnaître la sagesse et la bonté de Dieu en ce qu'il a fait de la SAINTETÉ le principe suprême de son gouvernement sur ses créatures morales, et en ce qu'il a réservé que seule elle serait permanente et perpétuelle, tandis que le péché serait périssable et transitoire. C'est le principe qu'il fit connaître à Adam lorsqu'il le créa. Il ne lui était permis d'espérer sur la perpétuité de son existence qu'à la condition d'une conformité parfaite à la volonté de Dieu. Et lorsqu'il pécha, il tomba sous le coup de la mort et de la destruction, à moins qu'il ne pût recouvrer la sainteté. L'accès à l'arbre de vie par lequel son immortalité était entretenue ou assurée lui fut fermé; mais l'arbre ne fut pas détruit. Il fut gardé et entouré, de crainte qu'il n'en mangeât et ne vécût à toujours dans son péché et sa misère. En ceci nous voyons non-seulement la bonté de Dieu, mais le premier indice de son dessein miséricordieux, révélé ensuite plus complétement, de procurer un moyen par lequel l'homme pût de nouveau «avoir droit à l'arbre de vie» et vivre à toujours dans la sainteté.

Adam, mortel, fut père d'une race mortelle, sujette à toutes les désastreuses conséquences que le péché entraîne à sa suite et à la mort elle-même, «quand le péché est consommé.» La doctrine qui enseigne que toute la postérité d'Adam est «passible de la mort elle-même et de toutes les peines de l'enfer pendant l'éternité», comme punition des péchés de son premier père, ne pourra jamais être défendue sur le terrain de la raison et de la justice. Mais qu'ils dussent souffrir des pertes et des privations en conséquence de son péché et qu'ils soient en outre, pour leurs propres péchés individuels, sujets à la punition qu'exige la sainte loi de Dieu, voilà ce que personne ne peut considérer comme injuste. Rien n'obligea Dieu de créer tous les hommes immortels dès le commencement. A la vérité, vu les conséquences inévitables que cela eût entraîné pour les damnés, ce ne serait compatible ni avec sa sagesse ni avec sa bonté. Mais lorsque nous sommes assurés qu'il a assujetti les hommes à la mort «dans l'espérance» avec la possibilité d'atteindre la vie éternelle par un recouvrement de la sainteté et de leur conformité avec Lui-même, et que Dieu a pourvu aux moyens de procurer à l'homme cette grande faveur par le sacrifice de son Fils unique, notre Seigneur, un Sauveur puissant «qui nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption»—sa justice, sa bonté, sa charité, sa miséricorde et sa grâce brillent alors d'une manière remarquable et resplendissante; et au lieu d'essayer d'excuser et de justifier les voies de Dieu envers l'homme, comme nous sommes obligés de le faire sous la fausse théologie que nous combattons, nous ne pouvons que nous écrier: «O profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu!» «Grâce soit rendue à Dieu de son don ineffable»: le don d'une autre vie (par une nouvelle naissance et une résurrection d'entre les morts), une vie supérieure, une vie spirituelle, une vie éternelle parce que c'est sa propre vie à Lui, par Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, notre Sauveur.—*Life Everlasting* par J. H. Pettingell.

SENTINELLE, QUE DIS-TU DE LA NUIT?

«Mais comme il en était dans les jours de Noé, il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme; car, comme dans les jours avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche; et qu'ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il vint, et qu'il les emporta tous; il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme. Matt 24: 37-39.

Depuis que ces paroles de Jésus ont été prononcées, presque dix-neuf siècles se sont écoulés; la terre continue son mouvement sur elle-même et autour du soleil; les jours, les semaines, les mois, les années, les siècles ont passé; de grands hommes se sont élevés, ont rempli le monde de leurs exploits, puis ont disparu; des empires se sont établis sur la terre, puis sont rentrés dans le néant. Or, les hommes se sont accoutumés à cette succession régulière de temps et d'événements et ils ont concentré leurs pensées, leurs projets, leurs affections dans les choses d'ici-bas, comme si elles devaient éternellement durer. Ils ont oublié qu'ils ne sont en ce monde qu'en passage et que, pendant qu'ils vivent ici-bas, le grand devoir, le grand but de leur vie, c'est de se préparer, à l'aide de la grâce de Dieu, par une vie sainte et pure, à entrer dans le royaume des cieux et à contempler la face du Dieu saint, pendant toute l'éternité.

Mais, pendant que les hommes oubliaient, les temps se sont écoulés rapidement. Les prophéties, qui devaient être comme des flambeaux pour éclairer le chrétien dans la nuit de ce monde, ont atteint les temps de leur accomplissement. Un regard jeté en arrière sur les pages de l'histoire, nous montre l'accord parfait des événements avec les divines et admirables prédictions de la Parole de Dieu.

On voit d'abord, pour l'Eglise de Christ, un temps de prospérité spirituelle extraordinaire, de charité et de pureté sans exem-

ple, même à travers les persécutions violentes qu'il eurent bientôt à souffrir de la part des païens. Puis le christianisme perd de sa vie, de son intégrité; l'élément mondain y pénètre; en un mot, le mystère d'iniquité commence son œuvre néfaste. 2 Thess. 2:7. L'étendard de la religion de Christ s'abaisse insensiblement au niveau de la religion païenne et il se mélange avec elle. Le christianisme croît aussitôt en popularité, en influence, en puissance. Les peuples et les rois en font partie; l'un y apporte son idolâtrie, l'autre ses superstitions, un troisième son avarice, un quatrième son orgueil, un autre encore sa pompe, un sixième enfin sa soif de prédominance. Tout cela, recouvert d'un vernis de christianisme, forme un mélange déplorable qui ose encore s'affubler du saint nom de Christ.

Pendant ce temps, l'insatiable ambition de l'homme, qui trouve devant elle un immense champ à exploiter, commence ses sourdes et orageuses menées, se développe et monte insensiblement jusqu'à son paroxysme Il en résulte une vaste organisation hiérarchique ecclésiastique dont la tête prétend régner sur les rois de la terre et qui, par un moyen inouï, qui est un chef-d'œuvre d'habileté inquisitoriale, lui permettant de jeter jusqu'au plus profond des consciences son avide REGARD (Dan 7:8, 20), * les corrompt, les atrophie, les paralyse. Lisez 2 Thess. 2:3, 4, 8-10.

Sous cet effrayant régime, les ténèbres morales s'épaississent, l'ignorance est complète, la Bible est détruite, les erreurs et les superstitions s'accumulent, la corruption devient générale. Mais ce n'est pas tout. Cet «homme de péché», qui est à la tête de toute cette puissante organisation, ouvre une bouche orgueilleuse; il se tourne vers le ciel;—ses lèvres se remuent.... écoutez: il prononce des blasphèmes, des paroles d'une arrogance inouïe! Ce même homme entre dans le temple du Dieu trois-fois saint, il détrône celui qu'il devrait adorer et se met à sa place!! Est-ce assez? Pas encore. Grâce à cet *œil* scrutateur, incomparable, il aperçoit de vrais serviteurs de Dieu qui ne se soumettent pas à ses lois impies. Aussitôt il étincelle de fureur; il envoie contre eux des paroles de menaces, d'anathèmes, de feu et d'extermination. Pendant de longs siècles (c'était au moyen-âge), on voit le sang couler, on entend le bruit des tortures, des massacres, le rire infernal des persécuteurs, les gémissements lugubres des innocentes victimes: bref, le tableau est horrible; Satan règne tout puissant sur la terre. C'était prédit. Voyez Dan. 7:25; Marc 13:19, 20; Apoc. 13:4-8; 17:1-6; 18:2-5.

Mais Dieu le voit: il «abrége» (Mat. 24:22), dans sa miséricorde, ces jours sombres et tristes. Un homme suscité par Lui, doué d'une foi vivante, d'un courage sans bornes, proclame d'une voix puissante les hautes et saintes vérités de l'Evangile. Les peuples charmés prêtent l'oreille; ils acceptent avec avidité ces paroles de la Vérité éternelle; le jour se fait, la lumière se répand, et bien des âmes plongées dans une nuit profonde, sont éclairées de la bienfaisante lumière de l'Evangile. La Parole de Dieu semble ressusciter alors. On l'imprime dans toutes les langues. Sa lecture oppose aux erreurs de Babylone une doctrine pure et sainte, aux ténèbres, la lumière.

Mais au lieu de rechercher toujours plus profondément la vérité, on s'arrêta à ce qu'on avait reçu. Aussi, le zèle pour les choses de Dieu, la vie spirituelle, diminuèrent-ils bientôt. Dès ses débuts, le Protestantisme fit le même compromis qui, au quatrième siècle, avait scellé la perte du christianisme: il s'allia à l'Etat, au pouvoir séculaire et se plaça par conséquent sous sa puissance, et se vit arrêté, enrayé par lui dans sa marche. Il en sortit de nombreuses branches qui voulurent, l'une sur un point, l'autre sur un autre, se rapprocher du pur modèle de l'Eglise primitive. On vit beaucoup l'apparence de la piété, mais on n'en vit que peu la force. La mondanité se glissa bientôt dans l'Eglise, et l'état spirituel déclina à un tel point qu'on peut être actuellement de l'Eglise tout en étant du monde, et que tous ceux qui sont du monde appartiennent à l'Eglise.

De l'aveu même de leurs ministres, les églises sont actuellement dans un état d'indifférence, de décadence, de crise, qui leur inspire les plus vives inquiétudes. Les choses sont telles qu'une partie du *Protestantisme*, qui se nomme le «libéralisme» nie les miracles de Jésus-Christ et par conséquent sa divinité; la charité est refroidie, l'iniquité abonde, la corruption augmente; l'incrédulité est à l'ordre du jour. Dans la vieille église mère, l'ignorance et la superstition se le disputent à l'athéisme le plus effronté. Partout on voit, dans ce grand corps, la décadence et la décomposition.—Voilà pour le côté moral de notre époque.

Le côté politique est des plus menaçants. L'Europe se compose d'un certain nombre de nations qui portent le nom de chrétiennes, invoquent le nom de Dieu et qui, en même temps, animées les unes envers les autres d'une jalousie profonde, tiennent constamment sous les armes quatre millions et demi d'hommes dans la force de l'âge. On leur apprend méthodiquement à tuer leur semblable et ils sont prêts, au premier signal, à s'entr'égorger par centaines et par milliers. L'imagination humaine s'épuise en même temps à inventer des machines de guerre qui seront d'autant meilleures qu'elles ôteront la vie à plus d'hommes dans un plus court espace de temps.

L'état social ne pourrait être plus alarmant. L'existence devient toujours plus difficile; les grèves se multiplient avec une rapidité croissante; les sociétés secrètes augmentent en nombre; l'anarchie se proclame à haute voix; les rois tremblent sur leurs trônes et les «peuples sont dans la consternation et ne sachant que devenir dans l'attente des choses qui arriveront par tout le monde....»

Cette peinture—quoiqu'en disent les optimistes des derniers jours dont parle St.-Pierre (2 Pier. 3:3, 4)—n'est pas exagérée; tout homme sérieux et clairvoyant s'en convaincra: «que celui qui a des yeux pour voir, voie!» Disons-le de sang-froid: ce tableau, quelque inhabile et incomplet qu'il soit, n'est rien moins qu'effrayant; lecteur, c'est le tableau des *derniers jours!* Le moment—ce moment attendu depuis des siècles par les enfants de Dieu—le moment de la venue du Seigneur est enfin arrivé; le Grand Jour est à la porte.

Faut-il donc s'étonner des signes terrifiants qui remplissent la terre? Faut-il s'étonner que la nature, frémissant à l'approche de ce jour terrible engloutisse en quelques secondes et à chaque instant des milliers d'êtres humains? Non; Chio, Casamicciola, Ischia, Java,—les signes d'hier, ceux d'aujourd'hui et de demain, qui, hélas! seront vite oubliés du monde, mais conservés saintement dans le cœur de ceux qui veillent—ne sont que les préludes d'une catastrophe plus épouvantable encore, catastrophe imminente, catastrophe universelle.

Lecteur, n'entendez-vous pas ces voix sépulcrales sortant des décombres fumants des villes en ruines, vous répéter ces paroles de Jésus-Christ: «Si vous ne vous convertissez vous périrez tous aussi bien qu'eux!»

Le temps est proche. J. V.

(*) Le lecteur aura reconnu le confessional.

A LA JEUNESSE.

BONNE ANNÉE.

PAR MME. E.-G. WHITE.

L'ANNEE 1883, avec ses peines et ses joies s'est écoulée, et la nouvelle année, avec ses espérances et ses travaux est arrivée. Chers jeunes lecteurs, ne voulez-vous point vous arrêter un instant sur le seuil de cette année et sonder vos cœurs pour vous demander quel a été dans les cieux le récit de votre vie pendant l'année qui vient de s'écouler? Les anges de Dieu ont pris note de toutes vos actions et de toutes vos paroles, bonnes ou mauvaises, qu'ils ont trouvées dans votre vie, et rien ne peut être changé dans les livres de Dieu. Si vous sentez que votre vie passée a été en quelque sorte manquée, combien ne devez-vous pas être reconnaissants de ce que le temps qui vous est gracieusement accordé par notre bon Père céleste, ne se soit pas terminé avec l'année qui vient de finir.

Les pages blanches d'une autre année sont ouvertes devant vous; et les anges vont de nouveau inscrire chacune de vos actions comme chacune de vos paroles. Votre conduite décidera des choses qu'ils auront à y inscrire. Vous pouvez rendre votre avenir bon ou mauvais; et ceci déterminera pour vous la question de savoir si l'année dans laquelle vous entrez sera une Heureuse Année. Vous pouvez faire qu'il en soit ainsi pour vous et pour ceux qui vous entourent. Si vous êtes en communion avec Dieu, vous pouvez être comme un rayon de soleil dans le cercle de la famille, en pensant au bien-être de ceux qui vous entourent, en repoussant tout esprit de mécontentement et de mauvaise humeur, en étant polis, bienveillants, serviables.

Jeunes gens qui lisez ces lignes, votre conduite jette-t-elle une ombre dans le cœur de ceux qui vous aiment et qui ont pris soin de votre enfance, ou êtes-vous pour eux comme un rayon de lumière et de joie? Etes-vous pour vos parents une bénédiction ou une source d'inquiétude et de malheur? Ce serait une grande joie pour eux de savoir que vous faites tous vos efforts pour accomplir vos devoirs et vous former un bon caractère; mais rien ne pourra les rendre aussi heureux que de savoir que vous vous êtes donnés à Jésus et que votre prière de chaque jour est: «Mon Dieu, sois le guide et le gardien de ma jeunesse.»

Commencez donc cette nouvelle année en vous donnant à Dieu si vous ne l'avez pas encore fait; et chaque jour que vous passerez à son service sera en bénédiction à vous et à ceux qui vous entourent.

Les anges de Dieu sont prêts à vous guider dans le chemin de la vie. De vrais amis cherchent à vous éloigner du sentier des plaisirs coupables et du péché. Deux voies se présentent devant vous. Oh, arrêtez-vous et réfléchissez! D'un côté est la vie et de l'autre la mort.

J'ai lu un jour qu'un vieillard, arrivé à la fin d'une année, regardait de sa fenêtre le ciel bleu parsemé d'étoiles et la terre froide partout couverte de neige; que pouvait-il se dire? Il pensait qu'aucun homme ne pouvait être plus malheureux et plus triste que lui. Il voyait la tombe ouverte devant lui

et derrière lui les péchés et les chagrins d'une vie dissipée. Il avait suivi son propre chemin espérant trouver le bonheur, mais il ne l'avait pas trouvé. Son corps était décrépit et son esprit rempli de remords.

Les jours de sa jeunesse revinrent à sa mémoire comme des spectres effrayants, lui reprochant de les avoir perdus, et il se voyait de nouveau au moment où deux chemins se présentaient devant lui: l'un conduisant à la paix et au bonheur du ciel, et l'autre conduisant aux ténèbres et au désespoir. Il voyait, il sentait la terrible erreur qu'il avait faite en choisissant le chemin des ténèbres et en suivant la direction du tentateur, lorsque les anges de Dieu voulaient et désiraient lui montrer le chemin de la vie. Sa vie avait été manquée. Epouvanté et rempli d'angoisse il s'écria dans son désespoir: «Oh, mon Dieu, rends-moi les jours de ma jeunesse! Remets-moi de nouveau où les deux chemins se croisent, et je choisirai celui qui conduit à toi!» Mais aucune voix ne lui répondit dans le silence de la nuit et les jours de sa jeunesse ne pouvaient être rappelés. Il pensa aux compagnons de son jeune âge qui avaient choisi le bon chemin et il regrettait amèrement de ne les avoir pas suivis. Il souhaitait d'être mort pendant son enfance plutôt que d'avoir vécu d'une vie dissipée comme il l'avait fait! «Oh, si les jours de ma jeunesse m'étaient rendus! Oh, si l'ange qui devait me guider voulait revenir me conduire dans le chemin de la paix et de la sainteté!»

Et en effet, sa jeunesse lui revint; car tout ce qu'il avait vu et dit et senti n'était qu'un songe prophétique d'un homme encore jeune par les années mais qui avait rapidement vieilli dans le péché. Dans une heure de tristesse et de dégoût du monde, il avait vu, par anticipation, le remords et la déception au-devant desquels il courait en s'éloignant de Dieu, et en se réveillant il fut rempli de joie de voir qu'il avait encore le temps de choisir le chemin de la paix, du bonheur et du ciel.

J'espère que les jeunes gens qui liront ces lignes réfléchiront au passé, au présent et à l'avenir. Décidez maintenant, au commencement de la nouvelle année, que vous choisirez le chemin de la justice, que vous serez sincères et vrais, et que vous ne ferez pas fausse route dans la vie. Marchez en avant avec courage, guidés par les anges célestes; soyez entreprenants et que votre lumière luise devant les hommes; et puissent ces paroles du Livre inspiré vous être appliquées: «Jeunes gens, je vous ai écrit parceque vous êtes forts et que vous avez vaincu le malin.» Ecoutez les paroles de l'apôtre retentissant à travers les âges: «Agissez courageusement, fortifiez-vous.» 1 Cor. 16:13. Ceux qui luttent contre l'erreur et la méchanceté sont de vrais et nobles caractères. Ils combattront jusqu'à la mort plutôt que de renoncer à la lutte. Je termine en vous souhaitant une Heureuse Nouvelle Année.

VIE DE JOHN NELSON

UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY.

CHAPITRE VII.

Lorsque d'autres me dirent être de l'église épiscopale, je leur demandai s'il croyaient que leurs péchés étaient pardonnés. Ils me dirent qu'ils ne le savaient pas; qu'ils pensaient que c'était de la présomption de le croire ou d'espérer obtenir ce dont je parlais; ils ajoutèrent que j'étais un papiste, sans quoi je ne parlerais pas ainsi. Je répondis: Je ne sais ce que vous pensez de moi; mais je pense que vous ne savez ni ce qu'est un papiste, ni ce qu'est un presbytérien; car votre propre bouche déclare que vous n'êtes pas membres de l'église épiscopale. Cette église vous renie; car personne n'en est reçu membre s'il n'est réellement appelé; et ceux qui sont réellement appelés ont part, dans cette vie, à la *justification*, à l'*adoption* et à la *sanctification*. Et la même église dit que cette justification est un acte de la *libre grâce* de Dieu par laquelle Il nous pardonne tous nos péchés; que l'adoption est un acte de la libre grâce de Dieu par laquelle nous sommes reçus au nombre des fils de Dieu et avons droit à tous leurs priviléges; que cette sanctification est l'œuvre de la libre grâce de Dieu par laquelle nous sommes renouvelés dans l'homme intérieur, d'après l'image de Dieu; et que ceux qui sont ainsi réellement appelés éprouvent l'assurance de l'amour de Dieu, ont la paix de la conscience et la joie du St.-Esprit. Et je vous le demande, que vous ai-je dit de plus que cela? Par votre discours, vous êtes les fils de Rome et les ennemis de la vraie religion protestante. Je vous prie de retourner chez vous, de lire votre cathéchisme; puis, quand vous l'aurez lu, de venir me parler. Plusieurs firent ainsi et vinrent me trouver les larmes aux yeux; et maintenant ils témoignent que Dieu a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés.

Je sentais chaque fois en moi que je ne devais laisser repartir aucune personne qui était venue pour discuter avec moi, que nous n'eussions prié ensemble.

La première personne qui fut appelée à éprouver l'amour rédempteur de Christ fut mon propre frère; et quelques jours après, six de mes voisins.

Ma femme fut également convaincue qu'elle devait ou éprouver la même œuvre de grâce, ou périr. Et pendant l'époque où son esprit était poursuivi par la pensée du salut, elle fut atteinte d'une pleurésie que l'on reconnut comme très-dangereuse. J'implorai le Seigneur en sa faveur, en priant et en jeûnant. Le jour suivant, elle se trouvait encore plus mal, et les angoisses de son âme augmentaient encore sa maladie, de sorte qu'on pouvait supposer qu'elle ne pourrait résister longtemps à ses souffrances. Le soir ma maison fut remplie de gens; mais comme personne n'entamait de discussion avec moi, je leur lus plusieurs portions des saintes Ecritures, tantôt dans l'Ancien, tantôt dans le Nouveau Testament; et après les avoir comparées les unes avec les autres, je priai avec ces gens. Pendant que je priais, ma femme qui était dans la chambre à côté et qui entendait mes paroles, s'évanouit. Il lui sembla qu'elle tombait dans un gouffre, frappée par les jugements de Dieu; mais au même moment elle se sentit saisie par le Seigneur Jésus qui, mettant la main sur le côté où elle souffrait le plus, lui dit de prendre courage, que ses péchés étaient pardonnés. Lorsque, un moment après, je m'approchai d'elle, elle revenait justement de son évanouissement et me dit: «Mon cher, le Seigneur m'a guérie, corps et âme. Je veux me lever et louer son saint nom.» C'est ce qu'elle fit en effet. Dès ce moment la fièvre la quitta, et son cœur fut rempli de paix et de reconnaissance. Maintenant Dieu compte huit témoins qui lui rendent témoignage dans cet endroit, et les ennemis ont commencé à dire que j'avais pardonné les péchés à telle ou telle personne; cette sotte imputation me valut la visite de bien des gens qui désiraient causer avec moi.

Un soir, je me rendis à Adwalten pour entendre prêcher M. Ingham. Aussitôt que je fus entré dans la maison, il me demanda d'avoir un entretien particulier avec moi, qu'il avait quelque chose à me dire. Lorsque nous fûmes seuls, il s'assit à côté de moi et me demanda comment ma femme se trouvait. Après que je lui eus répondu, il me dit: Pensez-vous connaître votre propre cœur? Je lui répondis que je le connaissais imparfaitement mais que je connaissais Jésus-Christ et que lui connaissait mon cœur et en avait pris possession; que, quoique mon cœur fût désespérément malin, il pouvait le soumettre à sa volonté et que j'avais la confiance qu'il le ferait. Il me dit: Ne vous êtes-vous pas séduit vous-même, en pensant que vos péchés sont pardonnés et que vous êtes dans un état de grâce? Je l'ai cherché trois ans avant de le trouver. Je répondis: A supposer que vous l'ayez cherché trois ans; astreignez-vous Dieu à trois ans pour convertir une âme, parce qu'il vous a fallu trois ans pour le trouver? Dieu peut convertir une âme en trois jours, comme il convertit St.-Paul il y a dix-sept cents ans. Je lui racontai alors ce que j'avais vu à Londres sous la prédication de M. Wesley. Il dit qu'il avait pitié du pauvre M. Wesley; car il ignorait son propre état; il parla ensuite comme s'il prenait M. Wesley pour un homme inconverti; et à ces paroles, mon ancienne nature commença à se révolter. Mais je me souvins aussitôt de ces paroles: «La colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu.» J'élevai mon cœur au Seigneur, et mon esprit se calma immédiatement. Il ajouta: Vous ne devriez pas dire aux gens qu'ils peuvent savoir que leurs péchés sont pardonnés; car le monde ne peut le supporter; et si on prêchait une telle chose, cela amènerait une persécution. Je lui répondis: Que ceux qui ont peur tremblent. Par la grâce de Dieu, j'aime tous les hommes, mais je ne crains personne; et je veux dire à tous ceux que je pourrai que l'on peut obtenir une telle assurance; si je me taisais, il m'arriverait malheur. Il y a une famine au pays; et je suis comme un de ces lépreux qui étaient à la porte de Samarie, et avaient trouvé des vivres dans le camp ennemi et qui, après avoir bu et mangé et s'être chargés de dépouilles dirent: «Nous ne faisons pas bien; ce jour est un jour de bonnes nouvelles; allons et faisons-le savoir à la maison du roi.» Lorsque je trouvai que la colère de Dieu était apaisée pour l'amour de son cher Fils, je vis que ma pauvre âme était sauvée et que le sang de Christ pouvait sauver tous les hommes s'ils venaient à Lui. Je crois que c'est un péché de ne point déclarer aux enfants des hommes ce que Dieu a fait pour ma pauvre âme, afin qu'ils recherchent aussi la même grâce. M. Ingham me dit qu'il n'avait rien à faire avec l'Ancien Testament. J'ai autant à faire, lui dis-je, avec l'Ancien qu'avec le Nouveau Testament. Je voudrais, répliqua-t-il, que vous ne parlassiez plus au peuple, jusqu'à ce que vous connussiez mieux votre propre cœur. Je lui dis que je ne le ferais point dans les réunions qu'il tenait, à moins qu'on ne désirât que je parlasse; mais que, ce que je faisais chez moi ou chez d'autres personnes qui m'invitaient, ne le concernait pas, et j'ajoutai: Je n'appartiens point à votre congrégation, et quoique je vous aie entendu plusieurs fois, ce n'a point été pour mon bien, car j'ai plus éprouvé à Londres de la grâce de Dieu que je n'en ai éprouvé depuis que je vous entends prêcher. Nous nous séparâmes, et il se mit à prêcher. Ce qui me surprit beaucoup, c'est qu'il prêcha directement ce qu'il avait voulu m'empêcher de dire. Il disait à ses auditeurs qu'il fallait savoir en ce monde que ses péchés étaient pardonnés, sans quoi l'on irait en enfer.

Comme j'allais expliquer le septième chapitre des Romains, ma mère se sentit profondément troublée par le sentiment de ses péchés et s'écria: Je suis une pécheresse perdue. Je priai avec elle; elle jeûna, veilla, jusqu'à ce qu'elle eut trouvé la rédemption par le sang de Christ. Alors elle vint me trouver avec des larmes de joie dans les yeux et me dit: Rends grâce à Dieu à cause de moi, car il a agi généreusement à mon égard. Lorsque tu étais un jeune garçon, j'ai eu plus de peine avec toi qu'avec un autre enfant. Mais Dieu m'a plus que récompensée de toutes mes peines en te suscitant pour me montrer le chemin du salut. Elle vécut encore six mois et mourut avec une foi triomphante. Elle fut le premier fruit mûr que Dieu me donna dans mes travaux.

Peu après, un autre de mes frères, ma tante et deux cousins se convertirent. Jusqu'alors, je n'avais point essayé de prêcher; je m'étais borné à lire la Bible et à exhorter mes auditeurs à observer ce qu'ils avaient entendu, puis je terminais par la prière. Dieu agit d'une manière merveilleuse, car pendant plusieurs semaines, six à sept personnes se convertirent chaque semaine. Pendant tout ce temps, je n'eus aucune occasion de m'entretenir avec qui que ce soit, si ce n'est avec ceux qui cherchaient à me détourner du chemin étroit; je n'eus pas l'occasion non plus d'entretenir aucune correspondance avec M. Wesley; et pourtant j'étais comme un homme qu'on eût envoyé seul dans le champ pour travailler.

Quelque temps après, Pierre Bohler vint évangéliser dans le Yorkshire, pendant que M. Ingham s'était rendu à Londres. J'allai l'écouter et je l'entendis avec plaisir, car à cette époque il prêchait selon la vérité. Après le service je m'approchai de lui, je lui tendis la main et le remerciai pour son excellente exhortation. Il s'informa de mon nom, puis m'embrassa et me dit: Mon frère, je suis bien aise de vous voir, car je viens justement de parler avec des personnes qui ont été converties par vous; je les préfère à toutes les personnes avec lesquelles je me suis entretenu depuis mon arrivée dans le Yorkshire. Je passerai chez vous, ajouta-t-il, lorsque je me rendrai à Bristol. C'est ce qu'il fit; il passa la nuit chez moi et m'encouragea à parler comme je l'avais fait, sans épargner personne; il ajouta que le Seigneur m'avait appelé à travailler dans sa vigne et que si je ne le faisais pas, j'aurais à en rendre compte au jour du Jugement. Je lui dis que M. Ingham m'avait défendu de parler; mais il dit: Dans trois semaines, il reviendra de Londres et je lui parlerai; car je sais que Dieu est avec vous, et je viendrai vous voir chaque fois que je passerai dans cette ville. C'est ce qu'il fit; ces entretiens me furent très-profitables; il parlait alors tout différemment que les Moraves qui étaient alors à Londres; c'était comme blanc et noir. Dieu bénit sa parole, car plusieurs furent réveillés par lui la première fois qu'il vint dans le Yorkshire.

HISTOIRE DE JULES-CÉSAR.

PAR M. JACOB ABBOTT.

CÉSAR DÉPOSÉ—SA RÉHABILITATION—LA CONSPIRATION—SES DETTES—ON LUI ASSIGNE L'ESPAGNE—CHALETS ALPESTRES—L'ÉLECTION DES CONSULS A ROME—LE PREMIER TRIUMVIRAT.

Un jour, César fut, par un décret du sénat, déposé d'un office élevé qu'il remplissait. Il résolut d'agir comme si ce décret n'avait pas été rendu. Mais le Sénat, dont l'autorité et l'influence étaient en ce moment plus fortes, l'en empêcha, de sorte que César, manquant d'appui, dut renoncer à la lutte, déposer les insignes de sa charge et s'en retourner chez lui. Deux jours après, une réaction eut lieu. Une foule de plébéiens s'assemblèrent devant la maison de César et lui offrirent de soutenir son honneur et ses droits. Mais contrairement à ce que chacun attendait, César usa de son influence pour calmer et tranquilliser la populace et il congédia ses partisans, paraissant vouloir se contenter de la vie privée qu'il menait auparavant. A la première nouvelle du soulèvement populaire, le Sénat s'était alarmé et l'assemblée fut aussitôt convoquée afin de considérer les mesures à prendre dans une pareille crise. Pourtant, lorsqu'ils apprirent que César lui-même s'était interposé et avait sauvé la ville du danger qui la menaçait par sa propre influence personnelle, ils furent si touchés de sa magnanimité et de sa générosité qu'ils le firent chercher et, après lui avoir témoigné leur profonde reconnaissance, ils annulèrent le vote précédent et le rétablirent dans ses fonctions. Ce changement dans la manière d'agir du Sénat n'indique pourtant pas nécessairement un si grand changement dans les sentiments individuels des membres de l'assemblée, comme on pourrait le croire à première vue. Il y avait sans doute une forte minorité qui s'était opposée au premier décret; mais à la votation, le décret de déposition l'avait emporté. D'autres étaient peut-être plus ou moins indécis. L'esprit de tolérance que César avait montré en refusant l'aide de la populace, avait décidé un certain nombre de ces derniers à voter en sa faveur, de sorte que le premier décret de l'assemblée fut abrogé. C'est de cette manière que l'on peut s'expliquer ces changements complets et soudains qui arrivent si souvent dans les assemblées délibérantes, changements qui, autrement, paraîtraient dans certains cas incroyables.

Après ces choses, César eut à lutter contre d'autres embarras; on découvrit des preuves certaines qu'il avait pris part à la fameuse conspiration de Catilina. Un des sénateurs déclara que Catilina lui-même l'avait informé que César était un de ses complices. Un autre témoin nommé Vettius informa un magistrat romain qu'il pouvait fournir un écrit de la main de César, prouvant qu'il avait pris part à la conspiration.

César fut dans une grande colère à l'ouïe de ces accusations et la manière dont il s'en vengea est parfaitement d'accord avec la singularité de sa conduite. Il fit arrêter Vettius, le condamna à une forte amende, et à l'emprisonnement; et pendant le cours du procès, il l'exposa dans le Forum à la colère de la populace toujours prête à épouser la cause de César et qui, dans cette occasion, maltraita tellement Vettius qu'il échappa à grand'peine à la mort. Le magistrat qui avait reçu la déposition de Vettius fut également mis en prison pour avoir osé procéder contre un officier supérieur.

A la fin, César fut tellement embarrassé de dettes, par suite de ses dépenses extravagantes, qu'il dut faire quelque chose pour rétablir ses finances épuisées. A cette époque, il avait acquis une puissance et une influence politiques telles qu'il réussit à se faire assigner l'Espagne comme province, et il se prépara aussitôt à s'y rendre. Pourtant ses créanciers s'interposèrent, ne voulant pas le laisser partir sans avoir reçu des garanties pour les sommes qu'il leur devait. Dans ce dilemme, César réussit à faire un arrangement avec Crassus, déjà mentionné, homme qui possédait une fortune colossale et avait une grande ambition, mais qui était peu doué sous le rapport intellectuel. Crassus consentit à donner les garanties exigées, moyennant quoi César devait user de son influence politique en sa faveur. Aussitôt cet arrangement fait, César partit soudainement et presque secrètement, comme s'il eût craint que d'autres difficultés ne survinssent pour empêcher son départ.

Il se rendit en Espagne par terre, en passant par le pays des Helvètes. Il s'arrêta avec sa suite et passa la nuit dans un petit village composé de misérables huttes de bergers, parmi les montagnes. Frappés de la pauvreté et du dénûment dont ils étaient témoins, les compagnons de César se demandaient si la jalousie, la rivalité et l'ambition qui régnaient dans toutes les autres parties du monde parmi les hommes, pouvaient se trouver là, lorsque César leur dit qu'il préférerait être le premier dans un tel village que d'être le second à Rome. Cette anecdote a été répétée des milliers de fois à chaque génération successive, depuis près de vingt siècles, pour faire comprendre de quelle ambition était animé un esprit tel que celui de César.

César administra sa province avec une grande habileté; c'est-à-dire qu'il retourna bientôt à Rome en général vainqueur et avec assez d'argent pour payer toutes ses dettes, et le moyen de gagner les prochaines élections.

Il se sentait alors assez fort pour aspirer à la charge de consul, la place la plus élevée qu'il y eût dans l'Etat Lorsque les Romains eurent chassé le dernier roi, Tarquin le superbe, ils remirent l'autorité suprême entre les mains de deux consuls choisis chaque année dans une élection générale dont les formalités étaient soigneusement réglées. Le courant de l'opinion publique était sans doute en faveur de César; mais il avait parmi les grands plusieurs rivaux puissants et des ennemis qui, sans doute, se haïssaient et s'opposaient les uns aux autres tout autant qu'ils s'opposaient à lui-même. Il existait alors une rivalité très-grande entre Pompée et Crassus, chacun cherchant à supplanter son antagoniste. Pompée possédait une grande influence que lui avaient acquises ses qualités brillantes et sa renommée militaire. Crassus, comme on l'a déjà dit, jouissait de la puissance que donne la richesse. César, qui avait quelque influence auprès de chacun d'eux, conçut alors le dessein hardi de les réconcilier, puis de se servir d'eux pour accomplir ses propres desseins.

Il réussit parfaitement dans ses négociations. Il leur fit comprendre qu'en luttant l'un contre l'autre ils ne feraient que s'affaiblir et donner des armes à leurs ennemis communs; il leur proposa de faire une triple alliance et de soutenir ainsi leurs intérêts et leur commune ambition. Ils accédèrent volontiers à ce plan et formèrent ainsi une alliance par laquelle chacun d'eux s'engageait à favoriser, par tous les moyens en son pouvoir, l'élévation des deux autres, de n'entreprendre aucune démarche publique et de n'adopter aucune mesure sans le concours des deux autres. César observa fidèlement les obligations de cette alliance aussi longtemps qu'il put se servir de ses deux associés pour favoriser ses propres intérêts, puis il l'abandonna.

Pourtant, comme il avait pris ses mesures, il avança hardiment ses prétentions au consulat. Il associa son nom à celui de Lucius, homme qui possédait de grandes richesses et qui s'était engagé à payer les frais de l'élection pour l'honneur d'être nommé consul avec César. Les ennemis de César, voyant

qu'ils ne pourraient probablement point empêcher son élection, résolurent alors de concentrer leurs forces pour qu'il ne pût obtenir le collègue qu'il désirait. Ils firent donc choix d'un certain Bibulus comme candidat. Bibulus avait toujours été un adversaire politique de César; ils pensaient qu'en l'adjoignant à César dans la magistrature suprême, l'orgueil et l'ambition de ce grand adversaire pourraient être quelque peu tenus en échec. Ils firent donc une collecte entre eux qui permit à Bibulus de dépenser autant d'argent que Lucius pour acheter les voix des électeurs, et les choses suivirent leur cours ordinaire.

Il résulta de cette élection que César et Bibulus furent nommés consuls. Ils se mirent aussitôt à remplir les devoirs de leur charge; mais César, dédaignant presque entièrement les conseils de son collègue, commença par s'arroger tout le pouvoir, et il proposa et exécuta les unes après les autres les mesures les plus extraordinaires, mais ayant toutes pour but de favoriser la populace. Il éprouva d'abord une violente opposition de la part de Bibulus et des principaux membres du Sénat, particulièrement de Caton, le patriote sévère et inflexible que ni crainte, ni danger, ni espoir de récompense, ne pouvait détourner de ce qu'il regardait comme son devoir. Mais César se sentait assez fort pour renverser toute opposition qu'il rencontrerait, sans grand scrupule quant aux moyens à employer. Dans une certaine occasion, il ordonna que Caton fût arrêté en plein Sénat et conduit en prison. Alors un des membres les plus éminents de l'assemblée se leva et sortit avec lui. César lui demanda où il allait. Il répondit qu'il allait avec Caton; qu'il préférait être avec Caton en prison, que dans le Sénat avec César.

César traita son collègue avec si peu d'égards et s'empara si complétement du pouvoir consulaire, à l'entière exclusion de Bibulus, que celui-ci finit par être découragé et abandonna tous ses droits à l'autorité; il se retira chez lui et vécut entièrement dans la retraite, laissant César agir à sa guise.

On avait la coutume chez les Romains de désigner les années successives dans les écrits historiques ou narratifs, non par une date numérique, comme de nos jours, mais par les noms des consuls alors en charge. Ainsi, au temps du consulat de César, on aurait écrit: «En l'année de César et de Bibulus, Consuls,» suivant l'usage ordinaire; mais les plaisants de la ville, pour se divertir des prétentions de César et de l'insignifiance de Bibulus, prirent l'habitude de dire: «En l'année de Jules et de César, Consuls», rejetant tout à fait le nom de Bibulus et prenant les deux noms de César pour avoir la dualité nécessaire.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: BUVEZ DU VIN. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. xxxv, 11.

L'AIGLE ET LE SERPENT.

PLUS d'un écrivain a décrit la lutte qui s'engage parfois entre le roi des oiseaux et le serpent. En général, les luttes de ce genre se terminent par la mort du premier, même si le dernier doit nécessairement partager son sort. Un voyageur anglais fut un jour témoin d'un de ces effrayants combats, depuis les bords d'un des grands fleuves du Nouveau-Monde.

Il y avait déjà un moment qu'il observait un aigle d'une taille et d'une beauté tout à fait extraordinaires, qui planait majestueusement dans les airs en décrivant de gracieuses spirales; ses mouvements indiquaient évidemment qu'il guettait l'instant de fondre sur quelque proie. Tout à coup, il se précipita vers la terre, et remonta tout aussi promptement dans les airs. Le voyageur vit alors que l'oiseau emportait un serpent dans ses serres. Pendant que l'aigle s'élevait rapidement vers le ciel, le serpent se tordait violemment et faisait des efforts désespérés pour se dégager des terribles griffes. Tout à coup, son immense corps passa pardessus l'aigle. Comme il avait été saisi près de la tête, le serpent était incapable d'attaquer son adversaire de ses dents; mais ayant jeté un cercle autour du corps de l'aigle, il lui devint comparativement facile de l'entourer d'un second cercle. Il parut alors au voyageur que l'oiseau avait conscience du danger, car il sembla aussitôt précipiter son vol, et le mouvement de ses grandes ailes devint bientôt plus laborieux. Si le serpent avait pu lancer autour de son ennemi un anneau qui liât ses ailes, ne fût-ce même qu'en partie, c'en était fait de l'aigle.

Pendant qu'il volait éperdu, de circuit en circuit, le voyageur suivait ses mouvements avec un intérêt croissant. L'aigle paraissait enfoncer son bec avec rage dans le corps du serpent, tout près de la tête; mais à chaque blessure qui lui était faite, ce dernier redoublait d'efforts pour jeter un autre anneau autour de l'oiseau. Et il ne fut pas longtemps avant de réussir. Alors il sembla à l'observateur que l'aigle aurait bien voulu lâcher sa proie; mais cela lui était impossible; la lutte ne pouvait plus être évitée: il fallait combattre jusqu'à la mort. Quelque blessé que fût le serpent, ses anneaux possédaient encore une terrible force; et comme il les serrait toujours davantage, l'aigle fut bientôt incapable de garder sa position dans les airs: quelques instants après, la lutte prenait fin. Tous deux tombèrent aussi rapidement qu'ils étaient montés et, arrivés sur la large surface du fleuve, les cadavres de l'aigle et du serpent furent emportés par l'onde bouillonnante vers la mer.

Dans cette lutte, nous avons un emblème frappant du combat qui a lieu entre la victime de la boisson et sa passion. Si l'aigle avait laissé le serpent, il aurait pu vivre et baigner pendant de longues années ses ailes dans les rayons dorés du soleil: si l'ivrogne s'était seulement abstenu d'approcher la coupe de ses lèvres, il aurait conservé sa liberté et sa vie.

Combien souvent nous faudra-t-il répéter qu'aucun homme ne devient ivrogne tout d'un coup? Et pourtant c'est la leçon, entre toutes, que les hommes ont le plus de peine à apprendre et n'apprennent trop souvent que lorsque c'est trop tard.

«Voyez, disent-ils, combien nous sommes forts! Vous appelez la boisson un serpent? mais nous le prenons dans nos mains et il est incapable de nous nuire. Nous le tenons serré près de la tête et nous voyons sans émotion ses dents que vous dites être remplies d'un venin mortel; nous le serrons si fortement et si sûrement que le venin n'entrera jamais dans nos veines. Voyez, nous en sommes maîtres et en faisons ce qu'il nous plaît!»

C'est ainsi qu'une multitude de gens se sont vantés d'être assez forts et ont reçu avec défiance et un rire moqueur toutes les paroles d'avertissement. Bien des hommes d'une forte volonté et d'une intelligence supérieure—car c'est généralement les hommes les plus distingués qui ont fourni les exemples les plus tristes de cette folie—ont, pour ainsi dire, saisi le serpent aux écailles bigarrées et, comme l'aigle, se sont élevés aux nues, méprisant le danger et sans vouloir prendre garde au sort de milliers d'autres. Combien d'hommes, distingués par leur éloquence, leur génie, leurs talents, leurs capacités intellectuelles ont, pour parler ainsi, élevé le serpent en s'écriant: Je puis le lâcher quand il me plaira. Des prédicateurs aux lèvres desquels des milliers de gens étaient suspendus, muets d'admiration, des poètes dont les inspirations ont charmé tous les lecteurs, des savants dont les connaissances des secrets de la nature n'étaient égalées que par la facilité avec laquelle ils pouvaient révéler ces secrets aux autres, des hommes d'un génie supérieur qui se sont mis, sans qu'on sût le leur disputer, à la tête des hommes politiques et des plus habiles diplomates: ce sont là quelques-uns des hommes qui se sont joués du danger avec le plus de témérité et qui en sont chaque fois devenus les plus tristes victimes.

Si ce n'était que parmi les natures les plus basses, les plus ignorantes et les plus grossières que la boisson exerçait ses affreux ravages, nous aurions également le droit et le devoir de nous appliquer à les protéger autant que faire se pourrait contre ses attaques, et de sauver les ivrognes en leur donnant de charitables conseils et en les soutenant par le poids encore plus grand de notre exemple. Mais ce n'est pas parmi ceux-ci seulement que l'on remarque sa puissance destructive. Précisément comme dans l'incident que nous avons raconté, où le roi des oiseaux fut vaincu, même dans son propre élément, par le serpent, de même c'est souvent l'homme qui pourrait être appelé roi parmi les hommes qui tombe le plus vite, une fois que le monstre l'a entouré de ses anneaux. L'expérience prouve continuellement que plus la nature est noble, plus l'intelligence subtile, plus aussi il est difficile de repousser la tentation du vin lorsqu'une fois cette passion est devenue maître.

Il serait facile de remplir page après page d'exemples de la vérité que nous avons essayé de démontrer, mais ce serait superflu. Le lecteur peut suffisamment confirmer ce que nous avons dit par ses propres observations et se convaincre que pour tout homme, mais spécialement pour ceux que Dieu a doué d'intelligence et de talent, la conduite la plus sûre est de s'abstenir tolalement de toute boisson alcoolique.

National Temperance Leage.—Nous avons reçu du Rév. M. de Colleville, Brighton, le rapport annuel de la Ligue Nationale de Tempérance. Ce rapport, dans le détail duquel nous ne pouvons entrer, permet de jeter un coup d'œil sur les travaux de cette société pendant l'année 1882 à 1883: conférences, assemblées, travaux missionnaires, distributions de traités, démarches auprès des autorités (même auprès du roi des Zoulous) pour entraver la fabrication et la vente des boissons alcooliques, etc., etc. Ces travaux ont coûté à la société fr. 134,750 tandis que les recettes se sont élevées à fr. 138,100.

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements

Bale (Suisse), Janvier 1884.

Rédacteur-Gérant : **B. L. WHITNEY.**
Rédacteurs-Correspondants :
U. SMITH, G. I. BUTLER, J. H. WAGGONER.

LA GRANDEUR SELON CHRIST.

Il est, dans le XXme chapitre de Matthieu, (vers. 20-28) un principe qui semble, avec raison, être désigné comme la règle de Christ sur la grandeur. Voici le texte en question : «Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui avec ses fils, et se prosterna, pour lui demander quelque chose. Et il lui dit: Que veux-tu ? Elle lui dit: Ordonne que mes deux fils, qui sont ici, soient assis l'un à ta droite, et l'autre à ta gauche, dans ton royaume Mais Jésus, répondant, leur dit: Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire, et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé? Ils lui dirent: Nous le pouvons. Et il leur dit: Il est vrai que vous boirez ma coupe, et que vous serez baptisés du même baptême dont je serai baptisé ; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder, si ce n'est à ceux pour qui mon Père l'a préparé. Les dix autres, ayant ouï cela, furent indignés contre ces deux frères. Et Jésus, les ayant appelés leur dit: Vous savez que les princes des nations les dominent et que les grands leur commandent avec autorité. Mais il n'en doit pas être ainsi parmi vous; au contraire, quiconque voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave; comme le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rançon de plusieurs.»

Nous avons donné tout au long cette citation de l'Ecriture, croyant que le principe qu'elle renferme est assez important pour la justifier. Il est évident qu'une position à la droite et à la gauche du Sauveur, près de sa personne dans son royaume est, entre toutes, une place d'honneur. Dominée par l'égoïsme inné et naturel au cœur de l'homme, la mère de Jacques et de Jean (aussi bien qu'eux-mêmes) désirait obtenir cette position pour ses deux fils.

La réponse du Sauveur semble faire entendre qu'il y aura des personnes qui obtiendront cet honneur insigne (car il en est qui auront des récompenses plus élevées que d'autres), mais que le Père est le Juge qui les accordera.

Le Sauveur nous informe aussi que les conditions sous lesquelles ce grand honneur sera accordé sont différentes de celles qui conduisent aux honneurs chez les «princes des nations», c'est-à-dire chez les rois de ce monde. On sait très-bien comment les choses se passent chez les grands. Les personnes qui peuvent approcher le plus près de la majesté royale sont les gens de haute naissance et de distinction, ceux qui sont élevés parmi les hommes, comme les nobles, les généraux, les législateurs. Mais il dit qu'il n'en serait pas ainsi parmi ses disciples. «Quiconque voudra être le plus grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur.»

Puis il nous donne l'exemple le plus illustre qu'il soit possible de trouver, savoir sa propre vie. Comme il est notre Maître, il nous a donné l'exemple qu'il désire que nous suivions. Et quel est-t-il? «Comme le Fils de l'homme est venu non *pour être servi*, mais *pour servir* et donner sa vie pour la rançon de plusieurs.» Le fardeau même et le poids que nous devions porter il l'a porté pour nous ; il prit la place la plus humble, souffrit la mort la plus ignominieuse, et cela sans un murmure, sans une plainte. Quelle valeur n'a-t-il pas attachée par cela à la vraie humilité! Quoi! il a donné à cette grâce la place la plus glorieuse!

Dans ce passage, notre Sauveur enseigne clairement que ceux qui sont disposés à souffrir pour le bien des autres et à prendre la place la plus humiliante et la plus difficile (et cela sans doute, sans se plaindre, ou murmurer, ni s'en vanter comme s'ils en devaient recevoir une considération spéciale, car ce serait montrer que le vrai esprit d'humilité fait défaut), sont ceux qui, dans le Jugement final, seront les plus estimés aux yeux de Dieu. Combien n'est-il pas important que notre vue soit assez claire, notre discernement assez pénétrant, notre foi et notre patience assez fortes pour nous aproprier véritablement les principes du ciel! Qu'il serait malheureux que nous continuions à nous laisser tromper par de faux motifs et par là à rejeter la vraie valeur de caractère trouvée dans les enseignements de Christ. Les principes de renoncement à soi-même et de vraie humilité reposant sur les larges fondements de la charité, doivent remplir nos cœurs comme ils remplirent le cœur de notre Maître. Toute autre chose sera sans poids dans les balances du céleste sanctuaire.

Nul doute que la conduite de la mère et de ses enfants racontée dans le passage cité plus haut nous a paru de mauvais ton, comme elle le parut aux dix apôtres; mais que nous n'ayons jamais, dans nos cœurs, agi suivant les mêmes principes, c'est là une autre question, et une question qui a pour nous tous, une certaine importance.

Dans tout effort de notre part pour paraître élégant ou pour nous prévaloir d'une brillante toilette afin d'attirer sur nous les regards, chaque fois que nous essayons de paraître spirituels et subtils par des paroles ou par des actions qui attirent sur nous l'attention des autres, nous manifestons ce principe. C'est le principe de l'égoïsme et non le principe de la charité. Le premier est le principe dominant de l'enfer, l'autre, est le principe du ciel. Lequel des deux possédons-nous?

Il n'en est que peu d'entre nous qui comprennent la culpabilité de l'égoïsme. En général, nous croyons pouvoir nous justifier d'être plus ou moins égoïstes. Mais qu'est-ce qui fait que notre terre est maintenant la demeure de la misère et de la souffrance?— C'est l'égoïsme de l'homme. Des milliers de gens agissent toute leur vie suivant ce principe et n'obtiennent pas ce qu'ils recherchent; mais leurs intentions seront découvertes au jour du Jugement et l'on verra qu'elles étaient aussi mauvaises que celles de ceux qui ont réussi, et ils subiront le même sort.

Nous devons apprendre ici, dans ce monde, les principes du ciel, si nous voulons jamais y aller. La charité, une charité impérissable, caractérisa notre cher Sauveur, dans toute sa vie, dans sa mort et dans son ministère céleste. Il est notre exemple le plus élevé. Nous devons le suivre ici-bas, si nous voulons le suivre dans le ciel. L'égoïsme, sous les formes les plus variées, ronge la vie spirituelle de milliers de gens. Mêmes les ministres sont sujets à être égoïstes dans leur travail. Nous sommes tous enclins à nous décharger sur d'autres de tout fardeau qui exige du travail et renferme des devoirs déplaisants ou quelque responsabilité désagréable, tandis que nous désirons ce qui nous acquerrait de la réputation et comprendrait moins de travail et moins de difficultés. L'égoïsme est, à cet égard, un péché tout aussi grand que sous d'autres rapports, et même plus grand, lorsqu'il vient de ceux dont on attend de meilleures choses.

Mais n'oublions jamais que le Sauveur a placé devant nous, dans ce récit, un principe plus élevé et plus noble et nous a donné à entendre que l'égoïsme ne sera pas le principe d'après lequel le Juge de toute la terre agira, lorsqu'il mesurera la récompense finale, mais bien son opposé; ainsi l'homme qui voudra réellement être le maître, c'est-à-dire avoir une position glorieuse dans la vie future, sera ici-bas le serviteur de tous, et disposé à accomplir le devoir le plus humble si, en agissant ainsi, il en résultera l'avancement de la vérité divine ou le salut de précieuses âmes. G.-I. Butler.

QUI A CHANGÉ LE JOUR DU REPOS?

PREMIER ARTICLE.

IMPORTANCE DE LA QUESTION.

Lorsque l'attention du public religieux est attirée sur la question du jour du repos ou Sabbat, il est un fait frappant et important qui ne peut manquer de se présenter de lui-même à tout esprit intelligent. Le voici: Tandis qu'autrefois on observait par autorité divine le septième jour de la semaine comme jour de repos hebdomadaire, au temps actuel, la grande masse des chrétiens, catholiques et protestants, observent un jour différent, savoir le premier jour de la semaine, communément appelé *dimanche*.

Quelle que soit notre opinion individuelle quant à cettte question, le fait de ce changement est certainement une chose remarquable. Aucune personne bien informée ne niera que pendant des siècles le peuple de Dieu n'ait observé le septième jour et cela uniquement comme leur jour hebdomadaire de repos et de culte. Ils s'appuyaient pour cela sur l'autorité d'un exemple divin. Dieu ayant créé les cieux et la terre en six jours, se reposa le septième, et ayant par cet acte divin distingué ce jour des autres

ours de la semaine, il «bénit et sanctifia» ou mit à part pour un saint usage le jour où il s'était reposé: «Parce qu'en ce jour-là il s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée pour être faite.» Par cet acte fut établi le *cycle hebdomadaire* ou période de sept jours, institution connue de tout temps et de tous les peuples, le dernier jour de cette première grande semaine du temps étant marqué par le repos du Créateur.

Lorsque Dieu prononça sa loi d'une voix intelligible du haut du Sinaï et qu'il en donna à son peuple un monument permanent qu'il écrivit de son propre doigt sur des tables de pierre, il garda la sainteté du Sabbat par un commandement exprès, prescrivant son observation et rappelant son propre repos comme fondement de cette institution.

Pendant les siècles qui s'écoulèrent entre le don de la loi et la première venue de Christ, le Sabbat fut observé plus ou moins strictement par le peuple choisi de Dieu, et bien des jugements spéciaux qui le frappèrent furent des châtiments dont la cause était leur négligence de ce précepte. Christ, durant sa vie et son ministère au milieu des hommes, reconnut la sainteté du Sabbat et donna lui-même des instructions quant aux choses qu'il est permis de faire en ce jour; et il montra par son exemple et ses enseignements le caractère miséricordieux et bienfaisant de cette institution. Il n'existe point de doute ni de question sur le fait que ce jour ait été observé en mémoire de la grande œuvre de la création par le peuple élu de Dieu ou les disciples du Seigneur, jusqu'à la résurrection de Christ.

Comment se fait-il donc que de nos jours tant de millions de chrétiens observent un jour différent, et cela pour un motif différent, publiquement reconnu, savoir en mémoire de Christ et en commémoration de sa résurrection? Par quelle autorité font-il cela? Dieu a-t-il autorisé ce changement par lequel un autre jour est substitué au jour de son repos et cela dans un but tout différent? Christ et ses apôtres ont-ils sanctionné ce changement et ont-ils, par leur exemple, favorisé l'établissement du premier jour comme jour de repos approuvé de Dieu? Si non, par l'autorité et l'instigation de qui ce changement a-t-il été fait? Chacun admet qu'il y a eu un changement. Voici donc la grande question qui est devant nous: Par quelle autorité ce changement a-t-il été fait? *Qui a changé le Sabbat?*

Nous nous proposons de faire, dans une série de courts articles, un examen soigneux et impartial de cette question, et nous invitons nos lecteurs—tout spécialement ceux qui n'ont pas encore jusqu'ici étudié cet intéressant sujet—à prêter une attention sérieuse et soutenue aux faits que nous avons à présenter.

Il est un fait qui est incontestable, c'est que, si ce changement a été sanctionné par Dieu, nous en trouverons, dans les saintes Ecritures l'autorité claire et définitive. Si Dieu a révoqué les droits du quatrième précepte de sa loi de telle sorte que nous soyons déliés de l'obligation d'observer le jour même qu'il ordonne, et cela afin qu'un autre jour puisse en prendre la place comme jour de repos et de culte, alors nous devons inmanquablement trouver dans sa Parole l'abolition claire et positive de ce précepte par l'autorité même qui l'avait premièrement rendu obligatoire.

Si Christ et ses apôtres ont donné la sanction divine à la sanctification du premier jour de la semaine, nous devons être à même de trouver à cet égard, dans le récit de leur vie et dans leurs enseignements, des instructions directes, positives et non équivoques

Mais que l'on note dès l'abord qu'il est impossible, par aucun principe d'interprétation correcte, de faire servir le même précepte au soutien ou à l'ordonnance des deux institutions. Le quatrième commandement requiert la sanctification du septième jour —le jour du repos de Jéhovah—et, étant donnés les faits sur lesquels ce précepte est fondé, on ne pourra jamais lui faire soutenir ou enseigner la sanctification d'aucun autre jour de la semaine. Le but essentiel de l'institution du Sabbat fut de conserver parmi les hommes la connaissance du vrai Dieu, l'Auteur de toutes choses, de les préserver de l'idolâtrie et d'une fausse adoration, et c'est à cet effet qu'il leur fut donné ce mémorial hebdomadaire de la grande œuvre de la création. D'un autre côté, il est reconnu que le premier jour de la semaine est observé en l'honneur d'un événement absolument différent et pour commémorer une œuvre d'un tout autre caractère. Si donc nous sommes déliés du devoir d'observer le quatrième commandement, ce doit être par la révocation de ce devoir, et cela par l'autorité même qui l'a promulgué. Et si l'obligation morale de sanctifier le premier jour existe, cette obligation repose sur un précepte ou commandement positif et bien défini. Or, pour traiter loyalement cette question, nous en appelons à la Parole de Dieu et à elle seule. Comme nos frères de toutes les dénominations protestantes, nous prenons la Bible, et rien que la Bible, comme règle de foi et de pratique, croyant qu'aucun homme n'est obligé de croire ou de pratiquer en matière de religion ce qu'il ne trouve pas clairement et positivement autorisé dans ce Livre inspiré.

Nous attirons l'attention spéciale de nos lecteurs sur la sérieuse importance de ce sujet. Ce n'est dans aucun sens une question triviale ou secondaire. Elle se rapporte à un précepte de cette loi que Dieu a donnée pour être la règle de notre conduite: de cette loi qui détermine les obligations que nous avons envers lui comme notre Créateur, de cette loi qui sera la règle du Jugement au Grand Jour qui décidera le sort éternel de tous. Appliquons-nous donc avec une sérieuse attention, une profonde humilité et un esprit exempt de préjugés, à considérer la question qui se présente devant nous. Apportons-y l'intérêt que son importance mérite, assurés que si nous entrons dans cette recherche avec un désir sincère de connaître la vérité, il nous sera possible de la découvrir.

L'HEURE DE SON JUGEMENT EST VENUE.

CECI sera vrai lorsque le message d'Apocalypse 14:6, 7 sera accompli. Le voici: «Craignez Dieu et lui donnez gloire, car l'heure de son Jugement est venue.»

Lorsque la Parole de Dieu annonce quoi que ce soit sur le Jugement, toute intelligence devrait prêter son attention, toute oreille devrait écouter. C'est là quelque chose qui concerne toute l'humanité. D'autres sujets peuvent ne pas intéresser, parce qu'ils traitent de choses qui ne nous concernent pas directement. Il n'en est pas ainsi du Jugement. Il concerne tout le monde, car entre nous et le monde futur se trouve l'examen inévitable du Jugement. Personne ne peut y échapper. Tout membre de la famille humaine doit passer par cette épreuve, et il résultera de ses décisions une sentence qui déterminera sa condition pendant toute la période comprise dans ce terrible mot: l'Eternité!...

Demandons-nous soigneusement et avec respect quel est, et à quelle époque a lieu le jugement dont parle le message qui fait le but de notre étude.

Ce jugement est une partie de l'Evangile, car l'ange qui prononce ces paroles est envoyé pour prêcher «l'Evangile éternel»; et tout ce que la prophétie nous rapporte de sa prédication, c'est cet appel à tous les peuples de craindre Dieu et de lui donner gloire, parce que l'heure de son jugement est venue.

Quelle est donc, dans le plan évangélique, la place du Jugement, et qu'est-il? L'Evangile est la bonne nouvelle du salut et du pardon par Jésus-Christ. Or Christ nous a assuré ce salut par les actes suivants:

1. Il descendit sur la terre pour établir comme prophète et docteur la nouvelle alliance avec son peuple.
2. Il mourut comme notre substitut.
3. Il accomplit devant le Père son ministère comme notre sacrificateur et notre médiateur, pendant la dispensation évangélique.
4. Il reviendra dans les nuées du ciel pour ressusciter les justes morts et transmuer les justes vivants.
5. Il les revêtira d'immortalité et leur donnera de glorieuses positions dans ce royaume sans fin qu'il établira.

Mais le grand événement qui détermine pour nous tous la question importante de savoir quels seront les sujets du royaume éternel de Christ, c'est le Jugement du grand jour. Ce jugement fixera la destinée de chacun. Paul dit que nous devons tous paraître devant le tribunal de Christ afin que chacun reçoive selon le bien ou le mal qu'il a fait, étant dans son corps. 2 Cor. 5:10. Et il dit aux Athéniens que «Dieu a arrêté un jour auquel il jugera le monde avec justice, par l'homme qu'il a établi pour cela; de quoi il a donné à tous les hommes une preuve certaine en le ressuscitant des morts.» Act. 17:31. Et lorsque Jean contempla en vision prophétique un grand trône blanc et quelqu'un assis dessus, devant la face glorieuse duquel la terre et les cieux s'enfuirent, il vit les morts, grands et petits, se tenir en la présence de cet Être, et les morts furent jugés selon les choses écrites dans les livres.

Parmi les grands événements de l'Evangile, le Jugement tient donc une place importante et proéminente. Il a lieu à la fin du temps de probation* accordé à l'humanité. Le Jugement donne le résultat de l'exercice du plan du salut pendant 6,000 ans.

L'Evangile est un seul Evangile, mais il embrasse des vérités distinctes et séparées qui, à différentes époques, deviennent sujets principaux dans sa proclamation. Ainsi, dans les premières années de ce qu'on appelle la dispensation évangélique, la tâche de la prédication évangélique était d'annoncer un Sauveur crucifié et ressuscité ou le fait que Christ s'était fait chair et qu'il s'était donné en sacrifice pour les hommes. Aux jours de la réformation, c'était la justification par Christ sans l'intervention d'un sacerdoce humain. Comme nous approchons de la fin, que le Jugement est imminent, et que le royaume éternel de Christ doit être établi, ne prenant d'entre les vivants que ceux qui sont prêts à y entrer, ce fait, comme on peut naturellement le comprendre, est de la première importance et devient l'idée essentielle que l'on doit présenter à l'attention du peuple.

* On appelle PROBATION ou temps d'épreuve le temps accordé aux hommes pour se réconcilier avec Dieu, soit depuis l'origine du péché jusqu'à la fin du monde.

Ainsi, dans Matthieu 24 : 14, lorsque le royaume de Dieu est près d'être établi, il est appelé «cet Evangile du royaume»; c'est le même Evangile qu'au commencement, mais faisant ressortir davantage l'établissement du royaume que l'Evangile embrasse et qui doit être bientôt établi. Et dans le passage de l'Apocalypse que nous étudions, il est appelé l'Evangile éternel; mais il indique particulièrement ici le Jugement qui est le grand événement sur le point d'arriver, lorsque ce message est donné.

Par cette expression, l'«Evangile éternel», nous ne devons pas comprendre un Evangile qui serait éternellement prêché, sans jamais cesser; mais un évangile dont l'œuvre et les résultats sont éternels, étant accomplis une fois pour toutes.

La proclamation d'Apoc. 14 : 6, 7, est donc une proclamation d'un second avénement du Seigneur, et ne peut être opportune que lorsque la seconde venue de Christ et le Jugement sont proches.

Cette considération seule empêche d'appliquer ce message à quelque autre mouvement religieux durant les générations passées. Mais comme bien des personnes—obéissant à une tendance générale qui les porte à placer tous les événements importants à n'importe quelle époque, pourvu que ce ne soit pas celle pendant laquelle ils vivent—essaient de trouver ce message dans les âges écoulés, le reculant même jusqu'au temps des apôtres, nous demanderons s'il s'est passé aucune chose dans les anciens temps qui puisse être présentée comme un accomplissement de cette prophétie.

Les apôtres ne proclamèrent point que l'heure du Jugement était venue. S'ils l'avaient fait, cela n'aurait point été vrai. Au contraire, ils déclarèrent que cet événement était à venir. St.-Paul, parlant devant Félix, proclama le jugement *à venir* et non un jugement déjà venu. Act. 24 : 25. Il dit aux hommes de sa génération, non point que le jour était venu; mais que Dieu avait arrêté un jour de jugement qui était encore dans l'avenir. Act. 17 : 31. Il écrivait aussi expressément aux disciples de Thessalonique que les chrétiens ne devaient point attendre ce jour avant la longue période de l'apostasie papale. 2 Thes. 2 : 3.

La prédication passagère du millénium, vers la fin du dixième siècle n'accomplit point cette prophétie. Car ceux qui prêchaient ces choses ne proclamaient point que l'heure du Jugement était venue. Ce n'aurait point été vrai, s'ils l'eussent proclamée. De plus, ce mouvement religieux était basé sur une application erronée des prophéties concernant les mille ans.

Les réformateurs n'accomplirent point cette prophétie. Martin Luther croyait et enseignait que le Jugement ne viendrait pas avant trois siècles.

Mais lorsque nous arrivons à notre époque, nous trouvons un mouvement qui ébranla toutes les églises de la chrétienté. Nous voyons des hommes mus comme par une impulsion divine faisant retentir une proclamation définie et spéciale à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique; tandis que des milliers de ministres s'occupaient avec ardeur de ces vérités dans les pays plus éclairés d'Angleterre et d'Amérique. On voit ces avertissements dans toutes les stations missionnaires du globe.

Et quelle était cette proclamation? L'annonce du prochain avénement de Christ et de la fin de cette dispensation. Le grand mouvement adventiste des 38 dernières années ne peut être ignoré. Bien des gens peuvent affecter de le dédaigner comme une chose très-insignifiante et ne l'accueillir qu'avec des termes de mépris. Mais il importe peu que la multitude soit aveuglée sur l'importance et la signification de ce mouvement. Les scribes et les Pharisiens ne virent en Christ lui-même qu'un malfaiteur digne de mort. Mais le cri est parti et qui ne l'a pas entendu? Cela doit suffire.

Ceux qui prêchèrent la prochaine venue de Christ entre les années 1840 et 1844, déclaraient prêcher le premier message d'Apoc. 14. Et ce mouvement répond en tous points à la prophétie.

1. Il y répond quant au temps; car il a été proclamé au moment même où toutes les prophéties et tous les signes montrent que la fin est proche.

2. Il y répond quant à la nature du message proclamé; car il annonce le Jugement.

3. Il y répond quant à son étendue; car il est allé par toute la terre.

Or, jamais mouvement n'a eu lieu au temps même où il était prédit qu'il arriverait, ni n'a accompli l'œuvre même indiquée par la prophétie sans être un accomplissement de cette prophétie.

Nous avons donc dans le grand mouvement adventiste de la génération actuelle un accomplissement du 1er message d'Apoc. 14 qui annonce que l'heure du Jugement est venue.

U. Smith.

CONVERSION BIBLIQUE.

QUATRIÈME ARTICLE.

LA CONVERSION DOIT ÊTRE PROGRESSIVE.

Il ne faut point s'arrêter au changement opéré en nous lorsque nous sommes devenus enfants de Dieu et que nos noms ont été inscrits dans le livre de vie; mais il nous faut poursuivre notre conversion. Il nous faut avancer vers la perfection et rechercher à être transformés de gloire en gloire, jusqu'à la parfaite image de Christ. Philip. 3 : 12–14; 2 Cor. 3 : 18.

Au moment de notre adoption de fils et de filles du Très-Haut, il s'accomplit en nous un changement radical et merveilleux que l'on a comparé à une naissance, et qui est proprement appelé la nouvelle naissance. On dit de ceux chez lesquels ce changement a eu lieu qu'ils sont «nés de nouveau», qu'ils sont devenus de «nouvelles créatures.» Jean 3 : 3; 2 Cor. 5 : 17. Pour eux, les choses vieilles (les mauvais penchants et les habitudes coupables) sont passées et toutes choses sont devenues nouvelles, parce qu'elles sont envisagées sous un point de vue nouveau et tout-à-fait différent. Leurs cœurs et leurs esprits sont tellement changés qu'ils haïssent les pensées et les habitudes coupables qu'ils aimaient autrefois, et recherchent les saintes pensées et les actes de piété qu'ils haïssaient auparavant; et ce changement du cœur se remarque invariablement dans leur conduite. Dès ce moment, ils se détournent de tout péché connu, et accomplissent leur devoir, aussi loin qu'il leur est connu, comme l'une des conditions de pardon, de justification et de salut, et alors ils reçoivent le pardon de leurs péchés; mais cela, d'une manière conditionnelle. Leur pardon reste assuré s'ils tendent à la perfection ou poursuivent, par la grâce de Dieu, l'œuvre de la conversion commencée en eux et qu'ils persévèrent jusqu'à la fin de leur carrière terrestre. Lisez soigneusement Mat. 16 : 24–27; 18 : 25–35; Ezéch. 18 : 23, 24.

Au moment où s'opère en nous ce grand changement moral appelé conversion, il y a encore des défectuosités dans notre caractère qui doivent être surmontées et des péchés dont nous devons nous repentir lorsqu'ils viennent à notre connaissance; car l'augmentation de la connaissance divine et d'autres circonstances nous révèlent plus complétement les restes de péchés innés qui sont demeurés en nous. Etant devenus enfants de Dieu, devions-nous mourir sans avoir eu l'occasion de reconnaître nos péchés d'ignorance, quoique cherchant à accomplir fidèlement nos devoirs connus et demandant pardon pour toutes nos offenses connues ou inconnues, nous serions sauvés. Un Dieu miséricordieux a pourvu à notre salut de telle manière que nos péchés par ignorance ne nous seront point imputés au jour du Jugement. Mais le cas est différent lorsque nous connaissons nos péchés. Nous devons nous repentir de nouveau pour les défauts que nous découvrons en nous et les vaincre, ou nous perdrons notre qualité de fils et de filles de Dieu et nos noms seront effacés du livre de vie. Jean 9 : 41; 15 : 22; Act. 17 : 30, 31; Lév. 4; Apoc. 3 : 5; 22 : 19.

Considérez comme exemple le cas des apôtres chez lesquels le changement avait été assez grand pour les rendre capables de prêcher l'Evangile, de guérir les malades et de chasser les démons hors des possédés. N'étaient-ils pas aussi propres à cette œuvre que la plupart de ceux qui, de nos jours, sont appelés à prêcher? Certainement que Christ n'aurait pu manquer de sagesse au point de choisir des hommes complétement impropres à une œuvre aussi importante. Il dit lui-même aux septante qu'il leur adjoignit plus tard dans cette œuvre: «Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.» Luc 10 : 20. Mais après cela, lorsque les douze firent preuve d'orgueil et d'égoïsme, Jésus leur dit que s'ils ne se convertissaient et ne devenaient comme de petits enfants, ils n'entreraient point dans le royaume des cieux. Comp. Mat. 18 : 3 avec Marc 9 : 33–38.

Tous les apôtres paraissent avoir progressé dans la conversion et avoir remporté la victoire, sauf Judas qui se laissa aller à un penchant coupable de son caractère qui le conduisit à sa ruine.

D.-T. Bourdeau.

UNE ERREUR POPULAIRE:

LA CONVERSION DU MONDE.

Est-il vrai qu'à la fin du monde les hommes attendront le retour du Roi des rois dans une joyeuse allégresse? Quand le Sauveur redescendra sur la terre sera-ce dans un monde sans péché, dans un univers saint et obéissant? Est-il bien vrai qu'en ce jour-là tous les habitants de la terre lèveront les mains vers le ciel et s'écrieront dans un même transport: «Voici notre Dieu, nous l'avons attendu et il nous sauvera»? En un mot, le monde tout entier sera-t-il converti? La connaissance de Dieu (cette connaissance qui sauve) couvrira-t-elle la terre comme les eaux recouvrent le fond de la mer? Oui, répondent les ministres populaires; et oui, répètent en chœurs la plupart de ceux qui, de jours font profession d'être chrétiens.

Pourtant, la Bible ne confirme pas l'attente d'un pareil état de choses. Si tous les hommes devaient être convertis *avant* la seconde venue de Christ, comment ce dernier pourrait-il en détruire une partie *lors* de sa venue? Cela est impossible; mais il est au contraire certain qu'il y aura en ce temps-là des pécheurs sur la terre et qu'ils seront anéantis. Pour nous en assurer, considérons les sept faits suivants:

1. Les méchants seront brisés avec un

sceptre de fer et mis en pièces comme un vase de potier. Ps. 2:9. Ceci aura lieu quand le Roi des rois et Seigneur des seigneurs sortira, fort et puissant, en bataille pour frapper les nations et fouler la cuve du vin de la colère et de l'indignation du Dieu tout-puissant. Rév. 19:15. Jean vit le Fils de l'homme assis sur la nuée blanche avec une faux tranchante pour moissonner la terre. Ensuite l'apôtre voit un ange vendangeant la vigne de la terre, et jetant la vendange dans la cuve de la colère de Dieu. Apoc. 14:14–20. La moisson c'est la fin du monde. Mat. 13:39.

2. «Le jour de l'Eternel approche contre toutes les nations.» Abdias 15. «Publiez la *guerre* parmi les nations; que tous les gens de *guerre* s'approchent et qu'ils montent; nations assemblez-vous, venez de toutes parts; l'Eternel sera assis *pour juger les nations* de tous les environs. Mettez la faucille, car la moisson est mûre; venez et descendez car le pressoir est plein; les cuves regorgent, car leur malice est grande. Peuples, peuples, à la vallée de la destruction.» Joël 3:9–14. «L'Eternel entrera en jugement contre toute chair. Il livrera les méchants à l'épée.» Jér. 25:31. On voit donc que le monde sera loin d'être converti, mais que bien des personnes subiront au contraire les conséquences de leur méchanceté.

3. La fin du monde «sera un temps de trouble tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations.» Dan. 12:1. C'est alors qu'on verra «le temps d'affliction, le jour du choc et du combat,» dont parle Job (chap. 38:23); «le combat à la journée de l'Eternel» d'Ezéchiel (chap. 13:5); «le combat du grand jour du Dieu tout-puissant» de St-Jean (Apoc. 16:14). C'est alors que Dieu «fera enquête des meurtres» (Ps. 9:13); que son «épée est enivrée dans les cieux» et qu'elle «est pleine de sang.» Esa. 34:5, 6.

4. Les sept dernières plaies ont lieu simultanément avec ce qui précède. La colère divine est ici centralisée; elle se déverse sur les hommes comme des éclats de foudre. Remarquez l'expression «sept *dernières* plaies.» Il n'y en a plus d'autres; c'est par elles que finissent les jugements de Dieu, avant la résurrection des méchants destinés à l'étang de feu. Ces plaies n'ont pas encore commencé à frapper les hommes. Quand la sixième aura eu lieu, le Fils de l'homme apparaîtra dans sa gloire. Apoc. 16:12–15. Sous la septième plaie, la grande bataille sera livrée entre les fils des hommes; et des grêlons d'un poids énorme tomberont sur eux et les détruiront eux et leurs retranchements Ezéch. 13:11–15.

5. Il y aura sur la terre, à la venue de Christ, deux classes de personnes et non une seule. L'ivraie et le bon grain croissent ensemble, l'un à côté de l'autre jusqu'à la moisson. L'ivraie ne se change pas en blé. La moisson ne consiste pas seulement en bon grain, mais bien en blé et en ivraie. Le blé et l'ivraie n'ont pas un même sort. Le blé est ramassé dans les greniers de Dieu—il est sauvé; l'ivraie est jetée au feu. Mat. 13:24–30, 36–43.

6. Quand la pierre frappa la statue que Nébucadnetsar avait vue en songe, et la mit en pièces, ces pièces ne s'allièrent pas à la la pierre. Non, l'or, l'argent, l'airain, le fer et la terre ne se changèrent pas, ni ne furent changés en pierre (la pierre est le royaume éternel de Jésus-Christ). C'était des métaux et de la terre, et comme tels, ils furent réduits en poussière que le vent emporta et qu'on ne retrouva nulle part. Dan. 2:31–45.

7. A la venue de Christ, il y aura «des royaumes de ce monde» comme il y en a aujourd'hui. Ces nations ne seront pas toutes converties; mais Dieu a un peuple dans le monde; ce sont les justes. Il va leur ouvrir les portes d'une cité forte et glorieuse. Es. 26:2, 3. Quant aux royaumes du monde, Dieu va les confondre. L'Eternel plaide avec les nations; il livrera les méchants à l'épée; le mal passera d'une nation à l'autre. «En ce jour-là, ceux que l'Eternel aura tués seront étendus depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre bout. Jér. 25:31–33.

Voilà comment va terminer la crise qui fermente déjà dans la terre et dont on voit partout les indices dans les affaires des hommes—indices qui augmentent d'intensité de jour en jour. C'est là, philosophes et incrédules de toutes sortes, le dénouement terrible que vous avez différemment voulu expliquer à votre avantage; ne vous faites pas illusion; le juste châtiment réservé aux méchants et que vous cherchez vainement à éviter par vos sophismes et par vos raisonnements va vous atteindre malgré vos récriminations. Et vous, chrétiens refroidis, chrétiens de nom, qui vous plaisez à croire que Jésus-Christ ne reviendra sur la terre que pour vous recevoir en grâce, pour vous donner un bonheur que vous ne méritez pas, ouvrez les yeux et voyez le sort qui attend les méchants. Ces scènes terribles ne manqueront pas d'avoir lieu prochainement. La Parole de Dieu est sûre et vraie. Où serez-vous, cher lecteur, en ce jour à jamais décisif? Où serai-je moi-même? Questions solennelles!

Recherchez l'Eternel, la justice et la débonnaireté, aujourd'hui — maintenant. Si vous le faites, «peut-être serez-vous cachés au jour de la colère de l'Eternel.» Soph. 2:3. Mais c'est à cette condition seulement, et c'est de vous que cela dépend. Ecoutez à ce propos le prophète David, qui avait recherché le vrai bonheur, s'écrier: «Car tu es ma retraite, ô Eternel! tu as établi le souverain pour ton asile. Aucun mal ne t'arrivera et aucune plaie n'approchera de ta tente.» Ps. 91:9, 10.

Ecole du Sabbat.

LEÇONS SUR LE LIVRE DES ACTES.

LEÇON XIV.

PIERRE A JOPPE. L'EVANGILE EST PRÊCHÉ AUX GENTILS.

1. OU AVONS-NOUS laissé Pierre dans notre dernière leçon?
2. Qu'est-ce qui l'engagea à descendre à Joppe? Act. 9:36–39.
3. Qu'est-ce qui faisait la célébrité de Joppe?
4. Quel miracle y fut-il accompli?
5. Quels furent les résultats de ce miracle?
6. Combien de temps Pierre demeura-t-il à Joppe? Vers. 43.
7. Chez qui logeait-il?
8. Où est Césarée?
9. A quel homme de cette ville le Seigneur apparut-il à cette époque? Act. 10:1–3
10. Que pouvez-vous raconter de la position et du caractère de cet homme? Vers. 1,2.
11. Quelle assurance encourageante le Seigneur lui donna-t-il dans cette vision? Vers. 4.
12. Qu'est-ce que le Seigneur lui dit de faire? Vers. 5, 6.
13. Pourquoi le Seigneur ne l'instruisit-il pas lui-même?
14. Que fit immédiatement Corneille? V. 7, 8.
15. Quelle était la distance qui séparait Joppe de Césarée? Voyez note.
16. A quelle heure ces messagers arrivèrent-ils à Joppe le lendemain?
17. Que faisait Pierre dans ce moment-là? Vers. 9.
18. Que lui arriva-t-il? Vers. 10.
19. Que vit-il pendant qu'il était dans cet état? Vers. 11, 12.
20. Racontez l'entretien qu'il eut avec le Seigneur.
21. Pierre comprit-il cette vision? Vers. 17.
22. Qu'arriva-t-il pendant qu'il cherchait à la comprendre? Vers. 17, 18.
23. Qu'est-ce que Dieu lui dit pendant qu'il pensait encore à cette vision? Vers. 19, 20.
24. Comment Pierre accueillit-il les étrangers qui le cherchaient? Vers. 21.
25. Comment s'acquittèrent-ils de leur message? Vers. 22.
26. Comment les entretint-il? Vers. 23.
27. Quelle précaution prit-il avant de s'en aller avec eux? Vers. 23.
28. Pourquoi cette précautinon était-elle nécessaire?

LEÇON XV.

PIERRE A CÉSARÉE. L'ÉVANGILE EST ANNONCÉ AUX GENTILS.

1. QUAND Pierre et ses compagnons arrivèrent-il à Césarée? Actes 10:24.
2. Qui trouvèrent-ils les attendant?
3. Comment Corneille accueillit-il Pierre? Vers. 25.
4. Comment Pierre reçut-il cette salutation? Vers. 26
5. Qu'est-ce que l'apôtre avait fait de contraire aux lois de sa nation? Vers. 28.
6. Pourquoi avait-il fait cela?
7. Quelle question leur adressa-t-il? V. 29.
8. Comment Corneille répondit-il à la question de Pierre? V. 30–32.
9. Comment exprima-t-il à Pierre la joie qu'il éprouvait de ce qu'il avait répondu si tôt à son appel? V. 33.
10. Comment parla-t-il de l'intérêt qu'ils éprouvaient tous d'entendre ce qu'il avait à leur dire? V. 33.
11. Quelle est la vérité qui s'était imprimée profondément dans l'esprit de Pierre? V. 34.
12. Quel préjugé avait-il été obligé de vaincre?
13. De quoi supposait-il qu'ils avaient déjà entendu parler? V. 37.
14. Comment Jésus fut-il oint du Saint-Esprit après son baptême? Math. 3: 16, 17.
15. Quel est l'abrégé de la vie de Christ que Pierre leur fit? V.38.
16. Sur quelle autorité Pierre appuya-t-il ses paroles? V. 39.
17. Comment dit-il que les Juifs traitèrent le Sauveur? V. 39.
18. Quelle preuve irrécusable cita-t-il du caractère messianique de Christ? V. 40.
19. Comment sa résurrection prouvait-elle qu'il était le Christ? (Voyez N° de septembre dernier, leçon 2, note 3.)
20. Par qui sa résurrection était-elle prouvée? Vers. 41.
21. Que fut-il commandé aux apôtres de prêcher? V. 42.
22. Quel témoignage tous les prophètes rendent-ils de Christ? V. 43.
23. Mentionnez quelques-uns de ces témoignages. Dan. 9: 24; Zach. 13: 1; Mal. 4: 2.
24. Comment Dieu manifesta-t-il son approbation pendant le discours de Pierre? V. 44.
25. Comment la puissance de Dieu fut-elle manifestée chez ces Gentils? V. 46.
26. Pourquoi les Juifs qui avaient accompagné Pierre furent-ils étonnés?
27. Quel rite mit-on immédiatement en exécution? V. 48.
28. Comment manifestèrent-ils encore leur intérêt pour la vérité?

LEÇON XVI.

PARMI LES GENTILS.

1. De quoi Pierre fut-il accusé par ses frères juifs, quand il retourna à Jérusalem? Act. 11:2, 3.
2. Quelle explication leur donna-t-il? V. 4–15.
3. Quelle parole de Jésus se rappela-t-il, lorsqu'il vit que le St.-Esprit était descendu sur les Gentils? V. 16.
4. Avec quel appel termina-t-il son discours? V. 17.
5. Comment son récit affecta-t-il les frères? Vers. 18.
6. Par quelles contrées quelques-uns des disciples qui avaient été dispersés après la mort d'Etienne passèrent-ils? V. 1-9.
7. Donnez une description de la Phénicie.
8. Où se trouve Chypre?
9. Que pouvez-vous dire d'Antioche?
10. Quel effet cette dispersion des premiers chrétiens produisit-elle?
11. A qui prêchèrent-ils d'abord la vérité? Vers. 19.
12. A quelles personnes quelques disciples de Chypre et de Cirène finirent-ils par annoncer Jésus? V. 20.
13. Comment le Seigneur les bénit-il dans cette entreprise?

14. Que fit l'Eglise de Jérusalem lorqu'on y appris ce qui se passait à Antioche? V. 22.
15. De quel sentiment Barnabas fut-il animé en voyant les chrétiens d'Antioche? V. 23.
16. A quoi les exhorta-t-il?
17. Quel était le caractère de Barnabas?
18. Comment ses travaux furent-ils bénis?
19. Comme la connaissance de l'Evangile se répandait, quel aide Barnabas alla-t-il chercher? Vers. 25.
20. Qu'est-ce qui lui fit probablement penser à Saul?
21. Où Saul se trouvait-il à cette époque?
22. Qu'est-ce qui lui fit chercher un refuge dans son pays natal? Act. 9 : 29, 30.
23. Combien de temps travaillèrent-ils ensemble dans cette importante station? Act 11 : 26.
24. Quel fait intéressant nous est-il raconté par rapport à cette ville? V. 26.
25. Qui est-ce qui vint, vers cette époque, de Jérusalem à Antioche? V. 27.
26. Qu'est-ce que l'un d'eux prophétisa? V. 28.
27. Quand cette prédiction s'accomplit-elle?
28. Quelle résolution charitable les disciples d'Antioche prirent-ils? V. 29.
29. Par qui envoyèrent-ils leurs dons?

LEÇON XVII.

RÉCAPITULATION.

1. Quel étonnant miracle Pierre accomplit-il à Joppe? Act 9 : 36–41.
2. Que pouvez-vous encore dire du séjour de Pierre à Joppe?
3. Racontez la vision qu'il eut pendant qu'il était dans la maison de Simon corroyeur. Actes 10 : 9–16.
4. Quel était le but de la vision?
5. Qui est-ce qui vint chercher Pierre pendant qu'il était dans le haut de la maison?
6. Qu'est-ce que ces hommes avaient à lui dire?
7. Quelle instruction Pierre avait-il reçue concernant l'invitation de ces hommes à aller avec eux.
8. Comment Corneille connaissait-il Pierre?
9. Racontez la vision que le Seigneur lui donna. Act. 10 : 1–6.
10. Comment Corneille se prépara-t-il à recevoir Pierre? V. 24.
11. Racontez ce qui se passa à l'arrivée de Pierre. V. 25–27.
12. Racontez comment Pierre s'adressa aux gens qui étaient assemblés pour l'entendre. Vers. 28, 29.
13. Comment Corneille répondit-il à la question de Pierre? V. 30–33.
14. Après que Corneille eut raconté sa vision, comment Pierre les instruisit-il?
15. Qu'arriva-t-il pendant que Pierre parlait encore?
16. Qu'est-ce que Pierre fut encouragé à faire par cet événement?
17. Quelle opposition Pierre rencontra-t-il lorsqu'il remonta à Jérusalem?
18. De quelle manière se défendit-il?
19. Quel effet ses paroles produisirent-elles sur l'esprit des frères?
20. Comment l'Evangile fut-il premièrement introduit en Chypre, en Phénicie et à Antioche?
21. A qui fut-il d'abord prêché?
22. Comment les Grecs d'Antioche reçurent-ils pour la première fois l'Evangile de Christ?
23. Jusqu'à quel degré l'Evangile y fut-il reçu? V. 21.
24. Quel soin généreux l'Eglise de Jérusalem prit-elle de ces nouveaux convertis? V. 22.
25. Quel était le caractère de Barnabas?
26. Quelle œuvre accomplit-il parmi eux?
27. Comment fut-il secondé dans sa prédication de l'Evangile dans cette fière et populeuse cité d'Antioche?
28. Faites un récit du travail de ces apôtres dans cette ville.
29. Comment ces frères Gentils trouvèrent-ils l'occasion de témoigner leur reconnaissance à ceux dont ils avaient reçu l'Evangile?

NOTES SUR LA LEÇON XIV.

Chap. 9 : 36. Joppe.—Joppe était une ancienne ville des Philistins située sur les frontières du territoire échu à la tribu de Dan. Son nom signifie *être belle, briller*. Ce nom lui fut sans doute donné à cause des reflets du soleil sur ses maisons qui s'élevaient, comme aujourd'hui, de gradins en gradins sur la colline dont la pente s'étend jusqu'à la mer. Son port est célèbre mais il n'est pas très-sûr; il a été depuis les jours de Salomon le port de Jérusalem. C'est là que l'on débarquait les cèdres et les matériaux qui devaient servir à la construction du temple de Jérusalem. Il en fut de même au temps d'Esdras. C'est là que Jonas s'embarqua sur un vaisseau pour s'enfuir de devant la face de l'Eternel. Jonas 1 ; 3. Au temps de Pierre, Joppe était une ville florissante; mais elle fut détruite quelques années plus tard dans la guerre qui eut lieu entre les Juifs et les Romains. Elle porte maintenant le nom de Jaffa. C'est encore le principal port de la Palestine, et la majorité des touristes y débarquent encore. Une route carossable relie cette ville à Jérusalem qui en est éloignée de 35 milles.

Vers. 43. Chez un certain Simon, corroyeur.—Ce métier était regardé avec mépris parmi les anciens et particulièrement chez les Juifs. Un corroyeur ne pouvait devenir souverain sacrificateur ou roi. Pierre, par son séjour chez un corroyeur que des Juifs plus stricts eussent évité, se préparait aux événements rapportés dans le chapitre suivant et par lesquels cette importante vérité devait être mise dans une évidence toute spéciale que iDeu n'a point acception de personnes.

Chap. 10.—Ce chapitre commence une ère importante pour l'Eglise chrétienne. Jusqu'à ce moment l'Evangile, comme règle générale, n'avait été prêché qu'aux Juifs seuls. Les Gentils n'avaient eu que les miettes qui tombaient de la table des enfants. Comme peuple choisi de Dieu, il n'était que juste que le salut leur fût d'abord prêché; mais ce n'était point dans le dessein du Très-Haut de confiner la vérité à ce seul peuple choisi, mais bien de faire luire par son moyen une lumière qui éclairât les Gentils et fût la gloire du peuple d'Israël. Luc 2 : 30–32. Cependant la nation juive, représentée par le Sanhédrin, avait rejeté et crucifié Christ. Dans la condamnation et la mort d'Etienne, le Sanhédrin parla de nouveau au nom de la nation et rejeta encore Christ dans la personne de son serviteur. L'Esprit de Dieu repoussé et repoussé encore se retira des Juifs comme nation, et se répandit sur les Gentils qui accueillirent la vérité avec ardeur. Dès ce moment, une grande lumière se répandit parmi les Gentils. Les Juifs convertis—chassés de leur propre pays—publièrent partout la vérité. La conversion de Saul suivit de près la mort d'Etitenne, et ce persécuteur de l'Eglise devint l'apôtre des Gentils. Pierre fut envoyé pour instruire le centenier dont la conscience avait été réveillée. et d'autres signes du changement qui avait eu lieu augmentèrent avec rapidité.

Vers. 1. Césarée.—Ville célèbre de la Palestine, située sur la côte de la Méditerranée, et en même temps sur la grande route de Tyr en Egypte. Les Actes des Apôtres font fréquemment allusion à cette ville. C'était la résidence de Philippe (Act. 21 : 8) et de Corneille. Paul et Pierre visitèrent cette ville. C'est là aussi que mourut Hérode Agrippa.

Centenier.—Le centenier avait sous ses ordres la 60me partie d'une légion (6,000 hommes), soit 100 hommes. Deux centeniers sont honorablement mentionnés dans la vie de notre Seigneur. Mat. 8 : 5–13 ; 27 : 54.

Vers. 14. Impur ou souillé.—Il n'y avait rien dans la vision donnée à Pierre qui indiquât que Dieu eût l'intention de faire disparaître dans l'Esprit de Pierre la distinction qui existe entre les animaux purs et les animaux impurs. Dans cette «grande nappe», il n'y avait pas seulement des animaux impurs, mais des bêtes et des oiseaux «de toutes sortes», purs et impurs, et Pierre dit expressément que par cela Dieu lui avait fait voir qu'il ne devait appeler *aucun homme* «souillé ou impur». Dieu avait mis les Gentils dans de telles relations avec l'Evangile, qu'ils ne pouvaient plus être considérés comme impurs.

Vers. 23. Quelques-uns des frères l'accompagnèrent.—Quoique les disciples crussent que le salut était offert à tous les hommes, Juifs et Gentils, ils ne comprenaient encore que vaguement comment ces derniers devaient être amenés à l'Evangile. Ils n'avaient pas encore bien saisi le fait que le mur de séparation qui existait entre eux et le monde avait été renversé. C'est à eux qu'appartenaient l'adoption, la gloire, les alliances, l'établissement de la loi et les promesses.» Les «pères» étaient les héritiers de ces promesses, et c'est d'eux que, «selon la chair,» Christ était sorti, et ils avaient été si longtemps instruits dans cet esprit d'exclusion judaïque qu'ils ne reconnurent pas d'abord que les distinctions de la dispensation mosaïque avaient cessé d'exister. Au moment donc où Corneille tâtonnait dans la demi-obscurité de sa foi naissante, il était nécessaire que Dieu donnât des instructions spéciales à Pierre, afin qu'il comprît que les Gentils qui croyaient en Christ devaient jouir des mêmes priviléges que les Juifs convertis, et que ceux-ci ne seraient point souillés d'avoir des rapports avec eux.

Mais comme les apôtres n'avaient point été éclairés à cet égard, il était nécessaire que Pierre prît avec lui plusieurs frères qui devaient être témoins de ce qu'il ferait parmi les Gentils pour rendre témoignage à l'œuvre de Dieu lorsqu'il serait appelé à justifier sa conduite devant ses frères juifs.

NOTES SUR LA LEÇON XV.

Chap. 10 : 28. Il est défendu à un Juif.—(Version Segond.) Cette défense ne se trouve pas formellement dans la loi de Moïse; mais les Juifs l'envisageaient comme devant en être une conséquence.—*Louis Segond.*

Vers. 33. Tu as bien fait de venir.—Expression de joie et de reconnaissance de ce que Pierre avait accédé à sa requête.

Nous voici donc tous maintenant présents devant Dieu.—Ces gens attendaient tous l'apôtre et tous les cœurs étaient remplis d'espérance; ils attendaient comme devant Dieu ce messager qui allait leur faire entendre des paroles de vie.

Vers. 34. Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes.—Dieu ne sauvera pas un homme parce qu'il est juif, ou parce qu'il possède des avantages extérieurs, ni ne l'excluera parce qu'il est destitué de ces avantages. Mais cela ne signifie pas qu'il ne le jugera pas selon son caractère. Dieu ne juge pas un homme suivant sa nationalité, mais par son caractère. Jusqu'à ce moment-là, Pierre avait considéré la nationalité comme un critérium de moralité.

Vers. 38. Qui allait de lieu en lieu faisant du bien.—La dernière partie de ce verset n'est pas seulement une preuve convaincante de l'onction divine, mais c'est un abrégé de l'œuvre de Christ et de son amour pour les hommes.

Vers. 41. Mais aux témoins choisis de Dieu.—Comme la multitude n'est jamais appelée à être témoin d'aucun fait, mais que quelques personnes seulement, dont la véracité est incontestable sont choisies, ainsi Dieu fit voir Christ ressuscité non à tout le peuple, mais à des témoins choisis par lui-même qu'il avait connus auparavant, et qu'il s'associa plus tard; ce sont ces hommes qui eurent par conséquent la preuve la plus complète de ce fait.

Vers. 45. Et tous les fidèles circoncis furent étonnés.—Ils pouvaient à peine croire cette preuve que les Gentils avaient aussi part à ces merveilleuses manifestations.

NOTES SUR LA LEÇON XVI.

Chap. 11 : 2. Les fidèles circoncis disputaient contre lui.—Il est évident que les croyants ne savaient rien de la suprématie, et encore bien moins, de l'infaillibilité de Pierre; car autrement ils n'auraient pas osé s'élever ainsi contre un gouverneur suprême, encore moins eussent-ils condamné les actions d'un docteur infaillible.

Vers. 18. Ils s'apaisèrent et glorifièrent Dieu.—La fin de ce récit est des plus admirables. Il y eut probablement un silence solennel après que Pierre eut cessé de parler. Non-seulement ils acquiescèrent tous à une chose à laquelle on ne pouvait répliquer, mais ils se répendirent en louange et en actions de grâce.

Chap. 11 : 19. La Phénicie.—Petit pays des côtes de Syrie sur les bords de la Méditerranée et au nord de la Palestine. Cette contrée a une étendue de 150 à 180 milles de longueur et de 20 milles de largeur. Tyr et Sidon étaient parmi ses villes principales. Les Phéniciens devaient à la situation favorable de leur pays d'être en relations commerciales, par terre et par mer, avec presque toutes les nations. Ils avaient pour religion des coutumes idolâtres. Ils rendaient un culte au soleil, à la lune et aux planètes qu'ils appelaient Baal, Astaroth, etc.

Chypre.—Grande île de la mer Méditerranée à environ 60 milles des côtes de la Palestine. Elle était anciennement très-fertile et faisait un commerce considérable. Le peuple de cette île était idolâtre. Ses premiers habitants furent des Phéniciens, qui construisirent un grand nombre de ses villes; mais plus tard, des colonies grecques vinrent se fixer sur ses côtes. Il est fréquemmemt fait mention de Chypre dans les Ecritures; des Juifs ont dû s'y établir à une époque très-reculée.

Antioche.—Capitale de la Syrie, située sur l'Oronte, à environ 300 milles au nord de Jérusalem, et à 30 milles de la mer Méditerranée. C'était une des trois grandes villes du monde civilisé et presque une Rome orientale. Elle fut embellie par les rois de Syrie et les empereurs romains, et quelques-uns de ses immenses édifices et de ses magnifiques statues étaient des chefs-d'œuvre de l'art grec. Sa population dépassait 500,000 âmes, venues de toutes les parties du monde, et parlant diverses langues.

Parmi ces diverses nationalités et dans ces contrées qui étaient constamment en rapport avec toutes les nations du monde civilisé, les quelques croyants étaient dispersés, formant les noyaux de nouvelles églises et exerçaient ainsi une influence qui n'aurait jamais pu s'étendre autant s'ils avaient pu demeurer tranquillement et paisiblement à Jérusalem.

Vers. 25. Barnabas s'en alla ensuite à Tarse.—D'Antioche à Tarse, il n'y a qu'un petit voyage que l'on peut faire en descendant le fleuve jusqu'à Séleucie et en traversant une petite baie de la Méditerranée. Saul parti de Jérusalem s'y réfugia l'an 39 et fit dès lors de cette ville son quartier général pour prêcher l'Evangile dans la Silicie, et peut-être au-delà de ses frontières. D'entre tous les disciples de cette époque, Barnabas était celui qui connaissait le mieux les talents et le caractère de Saul, et il semble avoir été le premier qui ait discerné en lui ces dons particuliers, qui devaient en faire un des premiers missionnaires apostoliques.

LE MINISTÈRE DE PIERRE.

PAR MME. E. G. WHITE.

PIERRE, dans une tournée missionnaire qu'il avait entreprise, s'en vint à Lydde. Là, il guérit Enée que la paralysie retenait dans un lit depuis huit ans. «Et Pierre lui dit: Enée, Jésus qui est le Christ te guérit. Lève-toi, et arrange ton lit. Et aussitôt il se leva. Et tous ceux qui demeuraient à Lydde et à Saron le virent, et ils se convertirent au Seigneur.»

Joppe était près de Lydde et en ce moment Tabitha, c'est-à-dire, en Grec, Dorcas, y mourut. Elle avait été une digne disciple de Jésus-Christ, et elle s'était distinguée par des actes de charité et de bonté envers les pauvres et les affligés et par son zèle pour la vérité. Sa mort était une grande perte pour cette église naissante qui avait tant besoin de ses travaux. Lorsque les disciples eurent entendu parler des guérisons merveilleuses que Pierre avait accomplies à Lydde, ils désirèrent beaucoup qu'il se rendit à Joppe. On lui envoya des hommes pour le prier de s'y rendre.

«Pierre donc se leva et s'en alla avec eux. Et lorsqu'il fut arrivé, ils le menèrent à la chambre haute; et toutes les veuves se présentèrent à lui en pleurant, et en lui montrant combien Dorcas faisait de robes et d'habits lorsqu'elle était avec elles.» Pierre fit sortir de la chambre tous ceux qui s'y trouvaient et qui pleuraient et gémissaient autour de lui. Il se mit ensuite à genoux et pria avec ferveur que Dieu rendit la vie et la santé au corps inerte de Dorcas. «Puis, se tournant vers le corps, il dit: Tabitha, lève-toi. Et elle ouvrit les yeux et ayant vu Pierre, elle s'assit. Et Pierre lui donnant la main, la leva; et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur présenta vivante.» Ce fait miraculeux de rendre la vie à un mort fut le moyen de convertir à la foi de Jésus un grand nombre des habitants de Joppe.

«Il y avait à Césarée un homme, nommé Corneille, centenier d'une compagnie de la légion appelée Italique. Il était religieux et craignant Dieu, lui et toute sa famille faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu continuellement.»

Quoique Corneille fût romain, il avait appris à connaître le vrai Dieu et avait renoncé à l'idolâtrie. Il obéissait à la volonté de Dieu et le servait d'un cœur droit. Il n'était pas en rapport direct avec les Juifs, mais il connaissait la loi morale et y obéissait. Il n'avait point été circoncis ni ne prenait aucune part aux sacrifices; il était donc regardé comme impur par les Juifs. Pourtant il les soutenait par ses libéralités et était connu de près et de loin par ses actes de charité et de bienfaisance. Sa conduite irréprochable lui avait valu une bonne réputation chez les Juifs et les Gentils.

La foi que Corneille avait en Christ n'était point éclairée, quoiqu'il crût les prophéties et attendit la venue du Messie. Par son amour et son obéissance à Dieu, il se rapprocha de lui et fut préparé à recevoir le Sauveur, lorsqu'il lui serait révélé. La condamnation repose sur ceux qui rejettent la lumière qui leur est donnée. Le centenier était de famille noble et avait une position qui lui valait de la confiance et de l'honneur parmi les hommes; mais ces circonstances n'avaient point gâté les nobles qualités de son caractère. Une vraie bonté et une vraie grandeur s'unissaient en lui et en faisaient un homme d'une grande valeur morale. Son influence faisait du bien à tous ceux avec lesquels il était en rapport.

Il croyait en un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre. Il le révérait, reconnaissant son autorité et recherchait conseil auprès de Lui dans toute les circonstances de la vie. Il était fidèle dans ses devoirs domestiques aussi bien que dans ceux de sa charge et avait établi chez lui le culte de famille. Il n'aurait point voulu exécuter ses desseins à l'aventure, ni se charger du fardeau des grandes responsabilités qui pesaient sur lui, sans avoir auparavant demandé le secours de Dieu par de nombreuses et ferventes prières. Toutes ses œuvres étaient faites avec foi et Dieu, considérant la pureté de ses actions et de ses aumômes, s'approcha de lui en paroles et en esprit. Pendant que Corneille était en prière, Dieu lui envoya un messager céleste qui s'adressa à lui en l'appelant par son nom. Le centenier fut effrayé. Pourtant il savait que l'ange avait été envoyé de Dieu pour l'instruire, car il dit: «Qu'y a-t-il Seigneur?» Et l'ange lui dit: «Tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu. Envoie donc présentement des gens à Joppe, et fais venir Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez un certain Simon, corroyeur, qui a sa maison près de la mer; c'est lui qui te dira ce qu'il faut que tu fasses.»

Ici de nouveau, Dieu montre la considération qu'il porte au ministère évangélique et à son Eglise organisée. Ce n'est point l'ange qui devait faire le récit de la croix à Corneille. Un homme sujet aux mêmes infirmités et aux mêmes tentations humaines devait l'instruire concernant ce Sauveur crucifié, ressuscité et enlevé au ciel. Le messager céleste fut envoyé dans le but exprès de mettre Corneille en rapport avec le ministre de Dieu qui devait lui enseigner comment lui et sa maison pouvaient être sauvés. Corneille obéit avec joie au message et envoya aussitôt chercher Pierre, suivant les directions données par l'ange. Ces directions si explicites, contenant même le nom du métier de l'homme chez lequel logeait Pierre, montrent que le ciel a bonne connaissance des affaires des hommes dans toutes les circonstances de la vie. Dieu connaît parfaitement l'occupation journalière de l'humble laboureur, aussi bien que celle du roi sur son trône. L'avarice, la cruauté, les crimes secrets et l'égoïsme des hommes lui sont connus aussi bien que les actes de charité, de bonté et de libéralité. Rien n'est caché devant Dieu.

Immédiatement après cette entrevue avec Corneille, l'ange apparut à Pierre qui, très-fatigué et épuisé par son voyage, priait sur le toit de la maison. Pendant qu'il était en prière, il fut ravi en esprit et vit le ciel ouvert et un vaisseau qui descendait sur lui comme une grande nappe liée par les quatre coins et qui s'abaissait sur la terre; elle contenait toutes sortes d'animaux terrestres à quatre pieds, et de bêtes sauvages, de reptiles et d'oiseaux du ciel. Et il y eut une voix qui lui dit: «Pierre, lève-toi; tue et mange. Mais Pierre répondit: Non Seigneur! car je n'ai jamais rien mangé d'impur ou de souillé. La voix, lui parlant encore pour la seconde fois, lui dit: Ne regarde pas comme souillé ce que Dieu a purifié. Et cela arriva par trois fois, après quoi le vaisseau fut retiré dans le ciel.»

Nous apercevons maintenant comment Dieu dispose des événements pour exécuter ses plans, afin que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Alors Pierre n'avait pas encore prêché l'Evangile aux Gentils. Beaucoup d'entre eux avaient été des auditeurs attentifs des vérités qu'il enseignait; mais la muraille de séparation que la mort de Christ avait renversée existait

encore dans l'esprit des apôtres, et privait les Gentils des bénédictions de l'Evangile. Les Juifs grecs avaient reçu l'Evangile des apôtres, et beaucoup d'entre eux avaient embrassé la foi de Jésus; mais la conversion de Corneille devait être la première conversion importante parmi les Gentils.

Par la vision de la nappe contenant toutes sortes d'animaux et qui descendit du ciel, Pierre devait être délivré de ses préjugés contre les Gentils et comprendre que les paiens étaient faits participants des bénédictions et des priviléges des Juifs et devaient jouir du même salut.

Quelques personnes ont avancé que, par cette vision, Dieu avait abrogé les lois de Moïse qui prohibaient l'usage de la chair des animaux déclarés autrefois impurs. C'est une interprétation aussi étroite qu'erronée et qui est clairement contredite dans le récit biblique de la vision et de ses conséquences.

La vision de toutes sortes d'animaux qu'il fut commandé à Pierre de tuer et de manger avec l'assurance que ce que Dieu avait purifié ne devait pas être par lui appelé impur, fut simplement une image pour représenter à son esprit la position réelle des Gentils; savoir, que par la mort de Christ, ils étaient devenus cohéritiers avec l'Israël de Dieu. C'était pour Pierre tout à la fois une réprimande et une instruction. Jusqu'alors il s'était entièrement borné à travailler pour les Juifs, et il avait considéré les Gentils comme une race impure, exclue des promesses de Dieu. Son esprit put alors saisir l'universalité du plan de Dieu.

Au moment même où il pensait à la vision, elle lui fut expliquée. «Comme Pierre était en peine de ce que pouvait signifier cette vision qu'il avait eue, les hommes envoyés de la part de Corneille s'étant informés de la maison de Simon, arrivèrent à la porte. Et ayant appelé quelqu'un, ils demandèrent si Simon, surnommé Pierre, était logé là. Et comme Pierre pensait à la vision qu'il avait eue, l'Esprit lui dit: Voilà trois hommes qui te demandent. C'est pourquoi lève-toi et descends, et t'en va avec eux, sans en faire difficulté; car c'est moi qui les ai envoyés.»

Ce commandement fut une épreuve pour Pierre; mais il ne voulut point agir d'après ses propres sentiments; c'est pourquoi il descendit de sa chambre pour aller recevoir les hommes que Corneille lui avait dépêchés. Ces derniers communiquèrent à l'apôtre leur singulier message. Et Pierre, suivant l'ordre qu'il venait de recevoir de Dieu, consentit aussitôt à s'en aller avec eux le lendemain. Il leur offrit gracieusement l'hospitalité pour cette nuit-là, et au matin ils partirent ensemble pour Césarée, lui et les six frères qui devaient être témoins de tout ce qu'il dirait et ferait chez les Gentils; car il savait qu'il devrait rendre compte d'une démarche si opposée à la foi et aux enseignements des Juifs.

Deux jours à peine s'étaient passés que Corneille eut la joie d'ouvrir sa porte à un ministre de l'Evangile qui, suivant l'assurance que Dieu lui en avait donnée, lui enseignerait, ainsi qu'à sa maison, comment ils pourraient être sauvés. Pendant que les messagers accomplissaient leur mission, le centenier avait réuni un aussi grand nombre de ses parents que possible, afin qu'ils pussent, aussi bien que lui-même, être instruits dans la vérité. Lorsque Pierre arriva, il trouva une grande assemblée réunie, attendant avec impatience d'ouïr ce qu'il avait à leur dire.

Lorsque l'apôtre entra dans la maison du Gentil, Corneille ne le salua point comme un visiteur ordinaire, mais comme un mortel honoré du ciel et envoyé de Dieu. En Orient, la coutume est de s'incliner devant un prince ou devant un haut dignitaire, et les enfants s'inclinent devant leurs parents lorsque ces derniers sont haut placés dans la société. Mais Corneille remplit de respect pour l'apôtre qui avait été délégué par Dieu, se jeta à ses pieds et l'adora. Pierre recula d'horreur devant cette action du centenier et le releva en lui disant: «Lève-toi; je ne suis qu'un homme, non plus que toi.» Il se mit alors à parler familièrement avec lui afin de le faire revenir de ce sentiment de crainte respectueuse et de vénération extrême avec lesquelles il le regardait.

Si Pierre avait été revêtu de l'autorité et de la position que lui accorde l'église catholique romaine, il aurait encouragé plutôt que repoussé la vénération de Corneille. Les soi-disant successeurs de Pierre exigent des rois et des empereurs qu'ils s'inclinent devant eux; mais Pierre lui-même déclarait qu'il n'était qu'un homme faillible et sujet à l'erreur.

Pierre parla avec Corneille et ceux qui étaient assemblés dans sa maison, de la coutume des Juifs qui considéraient comme une chose défendue et contraire à la loi d'avoir des liaisons avec les Gentils. Ce n'était point une chose prohibée par la loi de Dieu; mais la tradition des hommes en avait fait une coutume obligatoire. Il dit: «Vous savez qu'il n'est pas permis aux Juifs d'avoir aucune liaison avec un étranger, ni d'aller chez lui; mais Dieu m'a fait voir que je ne devais appeler aucun homme souillé ou impur. C'est pourquoi, ayant été appelé, je suis venu sans aucune difficulté. Je vous demande donc pour quel sujet vous m'avez fait venir.»

Là-dessus, Corneille lui raconta ce qui lui était arrivé, et ce que l'ange qui lui était apparu en vision lui avait dit. Il termina en disant: «C'est pourquoi j'ai aussitôt envoyé vers toi, et tu as bien fait de venir. Nous voici donc tous présents devant Dieu pour entendre ce que Dieu t'a commandé de nous dire. Alors Pierre, prenant la parole dit: En vérité je reconnais que Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes; mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui s'adonne à la justice lui est agréable.» Quoique Dieu eût favorisé les Juifs plus que toutes les autres nations, s'ils rejetaient la vérité et ne vivaient point suivant la volonté divine, ils ne devaient pas être plus estimés que les autres nations. Ceux d'entre les Gentils qui, comme Corneille, craignaient Dieu et agissaient droitement, vivant suivant la connaissance qu'ils avaient de Lui, étaient regardés par Dieu avec amour et leur culte sincère était accepté.

Mais sans la connaissance de Christ, la foi et la justice de Corneille ne pouvaient être parfaites; c'est pourquoi Dieu lui envoya cette lumière et cette connaissance pour développer la droiture de son caractère. Beaucoup de gens refusent de recevoir la lumière de la vérité que la providence de Dieu leur envoie et ils s'excusent en citant les paroles de Pierre à Corneille et à ses amis: «En toute nation, celui qui craint Dieu et qui s'adonne à la justice lui est agréable.» Ils prétendent que ce que l'on croit, importe très-peu, aussi longtemps que les œuvres sont justes. Ces personnes sont dans l'erreur. Leur foi doit s'unir à leurs œuvres. Ils doivent avancer suivant la lumière qui leur est accordée. Si Dieu les met en rapport avec ses serviteurs qui ont reçu une nouvelle vérité prouvée par la Parole de Dieu, ils doivent l'accepter avec joie. La vérité est progressive. La vérité marche, avance. D'un autre côté, ceux qui prétendent être sauvés par leur foi seule, bâtissent sur le sable; car la foi ne se fortifie et ne se perfectionne que par les œuvres.

Pierre prêcha Jésus à ses auditeurs attentifs; il leur raconta sa vie, son ministère, ses miracles; il leur parla de sa trahison, de sa crucifixion, de sa résurrection, de son ascension, de son œuvre dans le ciel comme Représentant et Avocat de l'homme. Pendant que l'apôtre parlait, son cœur tressaillait, de joie au sentiments de la vérité de Dieu qu'il présentait à ses auditeurs. Ceux-ci, qui étaient préparés à recevoir la vérité, étaient dans un charme délicieux, à l'ouïe de la doctrine qu'ils entendaient prêcher. L'apôtre fut interrompu par la descente du St.-Esprit, telle qu'elle avait été manifestée aux jours de la Pentecôte. «Et tous les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre, furent étonnés de ce que le don du St.-Esprit était aussi répandu sur les Gentils; car ils les entendaient parler diverses langues et glorifier Dieu. Alors Pierre prit la parole et dit: Quelqu'un pourrait-il empêcher qu'on ne baptise dans l'eau ceux qui ont reçu le St.-Esprit aussi bien que nous? Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Après cela, ils le prièrent de demeurer quelques jours avec eux.»

La descente du St.-Esprit sur les Gentils ne fut pas une chose équivalente au baptême. Les différents degrés de la conversion sont, dans tous les cas, la foi, la repentance et le baptême. Ainsi les vrais chrétiens sont unis en un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Les divers genres de tempéraments sont changés par la grâce sanctifiante et les mêmes principes distinctifs règlent la vie de tous. Pierre accéda au désir des chrétiens gentils et demeura avec eux pendant un certain temps, prêchant Jésus à tous les Gentils qui se trouvaient dans cette contrée.

Lorsque les frères de Judée apprirent que Pierre avait prêché aux Gentils et s'était réuni avec eux, ils furent surpris et blessés d'une démarche aussi étrange de sa part. Ils craignirent qu'une telle conduite, qui leur paraissait présomptueuse, ne contredît ses propres enseignements. Aussitôt que Pierre fut de retour à Jérusalem, ils le censurèrent sévèrement en disant: «Tu es entré chez les incirconcis et tu as mangé chez eux.»

Alors Pierre leur exposa avec calme tout ce qui lui était arrivé. Il parla de la vision et déclara que c'était un avertissement de ne point observer plus longtemps la distinction cérémonielle de la circoncision et de l'incirconcision et de ne point considérer les Gentils comme impurs, car Dieu ne faisait acception de personne. Il les informa du commandement que Dieu lui avait donné d'aller vers les Gentils, de l'arrivée des messagers, de son voyage à Césarée et de sa rencontre avec Corneille et ceux qui étaient assemblés dans sa maison. Sa circonspection fut rendue évidente aux frères par le fait que, quoique Dieu lui commandât de se rendre chez un Gentil, il avait pris avec lui six des disciples alors présents comme témoins de tous ce qu'il dirait et ferait pendant qu'il était là. Il raconta en abrégé son entrevue avec Corneille dans laquelle ce dernier avait parlé de sa vision où il lui avait été dit d'envoyer chercher Pierre à Joppe, qu'il lui dirait les choses par lesquelles il devait être sauvé, lui et toute sa maison.

Il relata ce qui s'était passé dans la première assemblée avec les Gentils en disant: «Et comme je commençais à leur parler, le St.-Esprit descendit sur eux ainsi qu'il était aussi descendu sur nous au commencement. Alors je me souvins de cette parole du Seigneur: Jean a baptisé d'eau; mais vous se-

rez baptisés du St.-Esprit. Puis donc que Dieu leur a donné le même don qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu?»

Les disciples ayant entendu ce récit, s'apaisèrent, convaincus que la conduite de Pierre était l'accomplissement direct du plan de Dieu, et que leurs anciens préjugés et leur esprit d'exclusion devaient totalement disparaître devant l'Evangile de Christ. «Alors, ayant entendu ces choses, ils s'apaisèrent et glorifièrent Dieu en disant: Dieu a donc aussi donné aux Gentils même la repentance, afin qu'ils aient la vie.»

LE BAPTÊME ÉVANGÉLIQUE.

PREMIER ARTICLE.

«Et Jésus s'appprochant, leur parla et leur dit: Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du St.-Esprit.» Matt. 28 : 17, 18.

Tel fut l'ordre de Jésus concernant le baptême dans ses dernières paroles à ses disciples, avant son ascension.

Cet ordre ne vient pas d'un personnage ordinaire, mais du divin Fils de Dieu, à qui toute puissance a été donnée, dans le ciel et sur la terre. Par cet ordre le devoir de baptiser est inséparablement lié à celui d'enseigner La même autorité qui commande aux disciples d'instruire ou d'enseigner les nations leur commande également de les baptiser. Et observez que l'autorité du Père éternel et du St.-Esprit est aussi renfermée dans cette injonction; car le baptême doit être administré «au nom du Père, du Fils et du St.-Esprit.»

Le baptême, étant ordonné par une si haute autorité et occupant une place si proéminente dans le système évangélique, mérite que nous lui prêtions notre sérieuse attention, et nous pouvons nous attendre à ce que la Parole de Dieu ne manquera pas d'en donner la vraie signification.

En traitant ce sujet à la lumière des saintes Ecritures, je répondrai brièvement aux questions suivantes: 1° Quel est le but du baptême? 2° Quelle est la forme du baptême? 3° Quelles sont les personnes propres à recevoir le baptême? Je présenterai aussi une réponse à des objections qui sont faites contre le baptême évangélique.

I. QUEL EST LE BUT DU BAPTÊME?

LE but du baptême comme mémorial est de commémorer l'ensevelissement et la résurrection de Christ. «Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? Nous sommes donc ensevelis avec lui en sa mort par le baptême, afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi marchions dans une vie nouvelle. Car si nous avons été faits une même plante avec lui par la conformité à sa mort, nous le serons aussi par la conformité à sa résurrection.» Rom. 6 : 3-5. «Ayant été ensevelis avec lui par le baptême, dans lequel vous êtes aussi ressuscités avec lui par la foi que vous avez en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts.» Col. 2 : 12.

Christ étant devenu, par sa résurrection, les prémices de ceux qui dorment en lui (1 Cor. 15 : 23), le baptême est aussi un emblême de la résurrection des justes.

Comme la résurrection de Christ est le gage de la résurrection pour la vie éternelle de tous ceux qui croient en lui, de même le baptême, qui montre notre foi en sa résurrection, exprime aussi la foi en la résurrection finale des justes par celui qui a dit: «Je suis la résurrection et la vie.»

II. COMMENT LE BAPTÊME DOIT-IL ÊTRE ADMINISTRÉ?

LA manière d'administrer le baptême est indiquée 1° Par des déclarations positives de la Parole de Dieu. 2° Par la nature de l'événement que le baptême rappelle à notre souvenir. 3° Par le sens des mots *baptême* et *baptiser*. 4° Enfin, par des exemples qui nous sont rapportés dans la Bible.

I. Par des déclarations positives de la Parole de Dieu: «Nous sommes donc ENSEVELIS avec lui en sa mort par le baptême.» Rom. 6 : 4. «Ayant été ENSEVELIS avec lui par le baptême, dans lequel vous êtes aussi RESSUSCITÉS.» Col. 2 : 12. C'est donc un ensevelissement et une résurrection, une entrée dans l'eau et une sortie hors de l'eau.

II. Par la nature de l'événement que le baptême rappelle à notre souvenir: Cet événement est l'ensevelissement et la résurrection de Christ, et il demande un emblême qui soit de nature à le représenter: un ensevelissement dans l'eau et une résurrection, ou sortie, hors de l'eau. Dans la Bible, il y a toujours analogie et adaptation entre un mémorial et ce que ce mémorial commémore; comme, par exemple, entre la sainte Cène et la mort de Christ (son corps rompu et son sang versé pour nous); entre la Pâque et la délivrance des Israëlites de l'Egypte; entre le repos du septième jour et le repos du Créateur. Il en est de même de la pratique du baptême par rapport à l'ensevelissement et à la résurrection de Christ.

III. Par le sens des mots baptême et baptiser: Baptême dérive du nom grec *baptismos*, qui signifie «immersion», «action de plonger ou de submerger.» Baptiser vient du verbe grec *baptisô*, qui veut dire «immerger, submerger, enfoncer, plonger.» Voir Dictionnaire Grec; Dictionnaire grec du Nouveau Testament par Greenfield, etc. Tel est le sens que l'on donnait à ces mots chez les anciens Grecs, comme il l'a été pleinement démontré par plusieurs critiques distingués parmi lesquels se trouvent de savants pédobaptistes, tels que le Prof. Stuart et autres.

IV. Enfin, par des exemples qui nous sont rapportés dans la Bible. Jean baptisait DANS le Jourdain et où il y avait «BEAUCOUP D'EAU». «Alors ceux de Jérusalem, et de toute la Judée, et de tout le pays des environs du Jourdain, venaient à lui; et ils étaient baptisés par lui *dans* le Jourdain, confessant leurs péchés.» Mat. 3 : 5, 6. «Et Jean baptisait aussi à Enon, près de Salim, parce qu'il y avait là *beaucoup d'eau*, et on y allait pour y être baptisé.» Jean 3 : 23. «Dès que Jésus eut été baptisé, il *sortit de l'eau*.» (Segond) Matt. 3 : 16. «Et ils descendirent tous deux *dans l'eau*, Philippe et l'eunuque, et Philippe le baptisa. Et quand ils furent *remontés hors de l'eau*, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe,» etc. Actes 8 : 38, 39.

Pour être baptisé, submergé ou plongé, il est nécessaire d'être où il y a beaucoup d'eau, de descendre dans l'eau et de sortir hors de l'eau; mais pour être aspergé il suffit d'avoir à sa disposition quelques gouttes d'eau. Un sceau d'eau suffirait pour asperger mille personnes. Et qu'est-ce qu'il y a dans l'aspersion qui soit de nature à nous faire penser à la sépulture et à la résurrection de Christ? Est-ce que l'enterrement de Christ a consisté à jeter sur lui quelques parcelles de terre? Christ fut-il exposé à la vue de tout le monde, de sa sépulture à sa résurrection? Est-ce que sa résurrection a consisté à secouer quelques atômes de poussière? Fut-il enterré debout? S'il en est ainsi, comment se fait-il qu'il se soit levé à sa résurrection?

D.-T. BOURDEAU

POURQUOI JE NE SUIS PAS CHRÉTIEN?

1. EXCUSE.—J'espère l'être un jour.

RÉPONSE. — «Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir.» Jos. 24 : 15. «Ne te vante point du jour du lendemain.» Prov. 27 : 1.

2. Ex.—Je ne puis renoncer au monde.

RÉP.—«Et le monde passe, et sa convoitise; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.» 1 Jean 2 : 17; voyez aussi 1 Pier. 1 : 24, 25; Jacq. 4 : 4, 14; 1 Cor. 7 : 31.

3. Ex.—Cela nuirait à mes affaires dans le monde.

RÉP.—«Car que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme?» Marc 8 : 36.

4. Ex.—Je ne sais rien de l'avenir et je ne crains pas de l'affronter.

RÉP.—«Car Dieu fera venir en jugement tout ce qu'on aura fait, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal.» Eccl. 12 : 16. Lisez aussi Héb. 10 : 31; 9 : 27; 2 Cor. 5 : 10; Mat. 12 : 36; Gal. 6 : 7.

5. Ex.—C'est trop difficile de servir Dieu.

RÉP.—«Mon joug est aisé, et mon fardeau léger.» Mat. 11 : 28-30.

6. Ex.—J'ai honte de confesser Christ.

RÉP.—«Car si quelqu'un a honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui, quand il viendra dans sa gloire, et dans celle du Père et des saints anges.» Luc 9 : 26; Marc 8 : 38; Mat. 10 : 33; Rom. 1 : 16; 2 Tim. 2 : 12.

7. Ex.—Parmi tant de sectes qui professent toutes de s'appuyer sur la Bible, comment puis-je savoir quel est le bon chemin?

RÉP.—«Je suis le chemin, la vérité et la vie.» Jean 14 : 6. «Sondez les Ecritures.» Jean 5 : 39; Esa. 8 : 20; Eccl. 12 : 15.

8. Ex.—Les chrétiens ne vivent pas selon ce qu'ils professent être; je suis aussi bon qu'ils ne le sont.

RÉP. — «Enfants rebelles, convertissez-vous; je remédierai à vos rébellions.» Jér. 3 : 22. «Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige.» Esa. 1 : 18.

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.

Bale (Suisse), Janvier 1884.

SOMMAIRE.

Articles Variés. PAGE
Luther quitte Augsburg 289
De la Punition, ou Considérations sur les Peines Éternelles 290
«Sentinelle, que dis-tu de la nuit?» . . . 291
La Conversion Biblique 298
Une Erreur populaire : la Conversion du Monde . 298
A la Jeunesse.
Histoire de Jules-César 294
Bonne année 292
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley. 293
Tempérance.
L'Aigle et le Serpent 295
Articles des Rédacteurs.
La Grandeur selon Christ 296
Qui a changé le Jour du Repos? 296
L'heure de son Jugement est venue . . . 297
La Nature du Sabbat 304
Ecole du Sabbat.
Le Ministère de Pierre 301
Leçons sur le Livre des Actes 299
Notes sur les Leçons 300

LA NATURE DU SABBAT.

LORS même que l'homme n'aurait jamais péché, il aurait toujours été vrai, comme il l'est aujourd'hui, que Dieu fit le monde en six jours. Si la rédemption n'avait point été résolue ou s'il n'y en avait pas eu besoin, il eût été quand même éternellement vrai que Dieu se reposa le septième jour et qu'il bénit et sanctifia son jour de repos.

Mais, d'un autre côté, si l'homme n'avait point péché, si la rédemption n'avait pas été promise, si aucun symbole de l'œuvre rédemptrice n'avait été institué, alors aucun des sabbats typiques annuels n'aurait été institué. Si l'homme n'avait point péché, toute la série de circonstances par lesquelles ces sabbats furent créés n'aurait pas existé. Car tout cela se rapporte à l'action de l'homme comme pécheur, et à l'œuvre de Christ comme Rédempteur. Et comme ils indiquent son œuvre et y trouvent leur accomplissement, ils sont appelés avec à propos «une ombre des choses à venir dont le corps est en Christ.» Col. 2 : 14–17. Mais le Sabbat du Seigneur est d'une nature toute différente. Il n'a pas rapport à l'action de l'homme comme pécheur ou à l'œuvre de la rédemption. Il n'était point basé sur une éventualité ou sur une œuvre future quelconque. Mais il avait pour fondement une œuvre glorieuse tout achevée et complète qui nous est décrite en ces termes: «Lorsque les étoiles du matin poussaient ensemble des cris de joie et que tous les enfants de Dieu chantaient en triomphe»; une œuvre en laquelle Jéhovah lui-même prit son plaisir et qu'il déclara «très-bonne.»

L'obligation de garder le septième jour est basée sur une vérité primitive et éternelle. Par vérité primitive, nous entendons celles qui procèdent de l'action de Dieu seul, de la constitution originelle des choses; vérité qui existait avant la chute de l'homme et qui aurait toujours existé quand même il n'aurait jamais péché. Il y a une classe de *vérités secondaires* ressortant de la perversion de l'œuvre de Dieu, dépendant de la relation éventuelle que nous entretenons avec Dieu depuis la chute. Et toutes les institutions procédant de ces relations secondaires sont nécessairement limitées par leur nature; ce sont des types ou ombres. Il n'est aucune personne réfléchie qui puisse mettre en question cette vérité qu'*aucune institution typique ou devoir simplement positif ne peut procéder de relations originelles*, c'est-à-dire de ces relations existant depuis la création et en vertu de la création. Et d'autre part, *aucune obligation morale ne peut tirer son origine ou procéder d'une relation secondaire;* c'est-à-dire une relation provenant du fait de la rébellion de l'homme. C'est dans l'Esprit de Dieu même que toutes les relations morales et tous les devoirs moraux ont pris naissance. C'est de l'homme que provient la nécessité du plan de la rédemption; mais aucune partie de ce plan n'est élémentaire. Il doit son origine au péché; la rébellion de l'homme l'a rendu nécessaire.

Le septième jour fut dès le commencement un jour sanctifié ou mis à part. Il était «saint, ou consacré à l'Eternel» (Ex. 16 : 23; 31 : 15); et le «jour consacré à l'Eternel.» Esa. 58 : 13. L'obligation de l'observer a pour base sa sainteté; le commandement sauvegarda une institution originelle et sacrée. L'institution du Sabbat, comme sa sœur jumelle, l'institution du mariage, quoique souvent et gravement outragée et foulée aux pieds, nous vient de la pureté et de la gloire d'Eden. Le Sabbat est basé sur le droit de propriété. Dieu réclame toujours le septième jour comme sien. Et cette réclamation est basée sur des faits aussi anciens et aussi inaltérables que la création elle-même, comme nous l'avons suffisamment montré. Mais l'obligation d'observer d'autres sabbats n'est fondée sur aucune relation originelle semblable; et venant annuellement, ils tombaient dans différentes époques, sur tous les jours de la semaine que Dieu a donnés à l'homme pour son propre travail. Les jours de la semaine sur lesquels tombait un de ces sabbats (sauf le septième jour) ne pouvaient être saints en raison de quelque bénédiction ou sanctification qui ait jamais été placée sur ces jours spéciaux. Leur consécration à eux, les attachait à des institutions qui étaient temporaires et (quant aux jours de la semaine) mobiles. Dieu ne réclama jamais à leur égard le droit qu'il réclama quant au septième jour. *Il ne se reposa pas de son œuvre en aucun de ces jours.* Ils ne pouvaient être les Sabbats ou repos de l'Eternel, comme l'était et l'est encore le septième jour. En un mot, le devoir de sanctifier le septième jour est basé sur le *droit originel de la propriété* dûment et spécifiquement déclaré Et si le huitième commandement est un commandement moral parce qu'il sauvegarde le droit de propriété, le quatrième commandement est évidemment moral pour la même raison. Certainement chaque relation dont l'institution et l'obligation du Sabbat du septième jour dépendent, est aussi ancienne que la création elle-même—aussi ancienne que peuvent l'être les obligations morales de l'homme les plus immuables. J.-H. Waggoner.

La *Semaine Religieuse*, dans son numéro du 29 décembre 1883, et le *Semeur Vaudois* du 4 janvier donnent un extrait du rapport de notre Conférence Générale, tenue du 19 au 23 octobre dernier. Nous exprimons à ces journaux nos plus sincères remerciements pour la courtoise publicité qu'ils ont prêtée, dans leurs colonnes, à plusieurs détails de notre œuvre, ainsi que pour le généreux témoignage qu'ils ont porté au caractère du regretté fondateur et rédacteur des Signes des Temps.

Cependant, nous regrettons que nos honorables contemporains, lorsqu'ils parlent des grandes vérités bibliques, défendues par nous, du prochain retour de Christ et de la sanctification du Sabbat du 4me commandement, soient disposés de les appeler des «idées fixes», des «marottes».

A notre connaissance, ces journaux n'ont jamais entrepris la tâche de prouver, pour l'instruction de leurs lecteurs, que ces doctrines que nous enseignons et que nous regardons comme sacrées, soient erronées; aussi, jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, il serait, nous semble-t-il, plus conforme à la charité et aux règles de la vraie courtoisie qu'ils parlassent des croyances religieuses d'autres chrétiens avec le respect qu'ils aimeraient que ces derniers employassent à leur égard.

La *Semaine Religieuse* et le *Semeur Vaudois* ne voudront-ils pas se faire justice en faisant voir à leurs lecteurs, ainsi qu'à nous-mêmes, en quoi les doctrines défendues par les Signes sont opposées, soit à la Bible. soit au bon sens?

Comme nous en avions manifesté l'espoir dans notre numéro de décembre, le nombre de souscriptions à notre nouvel organe allemand, le *Herold der Wahrheit*, atteignait, dès le 1er janvier, le chiffre de mille, et de nouvelles additions viennent chaque jour en augmenter la liste. Le besoin qu'on ressentait de ce journal et l'accueil qui lui a été fait ont absolument dépassé notre attente, et tout nous fait prévoir qu'il est destiné à occuper, dans l'avenir, un champ d'activité toujours plus vaste et toujours plus important

---

Abolition de la Vaccination.—Trois traités nous ont été adressés de la part de la Société pour l'Abolition de la Vaccination —Secrétaire: M. W Young, 114 Victoria St., Westminster S. W. Londres. Ces trois ouvrages combattent l'usage de la vaccine comme dangereuse et inutile. Les auteurs de ces brochures appuient leurs arguments sur des faits: la statistique prouvant qu'il meurt autant de gens de la petite vérole qu'il n'en mourait avant la découverte de Jenner, et les observations médicales les plus autorisées, démontrant que la vaccination communique plus la maladie qu'elle n'en éloigne.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1. **Le Règne Millénaire.**(*†) . . . . 16 pages 10 cts.
2. **Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu. [32 pages 20 cts.
3. **Les Deux Trônes,** (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages 20 cts.
4. **Le Jugement,** (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. . . 16 pages 10 cts.
5. **Le Sanctuaire de la Bible.** (*†) . . 20 pages 15 cts.
6. **Quel Jour Observez-vous et Pourquoi?** (*) 8 pages 5 cts.
7. **Explication de Matthieu XXIV,** Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture) . . . . . 56 pages 50 cts.
8. **Le Sabbat de la Bible.** (†) . . . 32 pages 20 cts.
9. **Le Premier Message d'Apocalypse.**(†) 16 pages 10 cts.
10. **Le Second « «** 16 pages 10 cts.
11. **Le Troisième « «** 32 pages 20 cts.
12. **Perpétuité des Dix Commandements.** 40 pages 25 cts
13. **Les Souffrances de Christ.** (*) . . 32 pages 20 cts.
14. **Les Deux Lois.** (*†) . . . . . 16 pages 10 cts.
15. **La Loi et l'Evangile** . . . . . 16 pages 10 cts.
16. **Le Sabbat dans la Prophétie.** . . 32 pages 20 cst.
17. **La Vérité Présente.** (*) . . . . 24 pages 15 cts.
18. **L'Esprit de Prophétie.** (*) . . . . 16 pages 10 cts.
19. **Le Mémorial du Créateur** . . . . 16 pages 10 cts.
20. **Le Salut par Christ** . . . . . 16 pages 10 cts.
21. **Christ dans l'Ancien Testament.** . 16 pages 10 cts.
22. **Pouvons-nous Savoir?** (*†) . . . 8 pages 5 cts.
23. **L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire . . . . . 48 pages 30 cts.
24. **Le Septième Jour.** . . . . . 8 pages 5 cts.
25. **La Fin est-elle Proche?** (*) . . . 8 pages 5 cts.
26. **Le Sabbat de l'Eternel.** (*†) . . . 16 pages 10 cts.
27. **L'Homme est-il Immortel?** (*†). . 8 pages 5 cts.
28. **Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ 16 pages 10 cts.
29. **La Septième Partie du Temps,** etc. 32 pages 20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien**.

☞ **Adresser** (franco): **M. B.-L WHITNEY, Bureau des Signes des Temps, Bâle (Suisse.)**